

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ARISTOMENE, TRAGÉDIE

Par M. MARMONTEL.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
ordinaires du Roi le 30. Avril 1749.*

Prima Officia debentur Diis immorta-
libus, SECUNDA PATRIÆ, TERTIA
PARENTIBUS. Cic. 2. Offic.



A LA HAYE.

M. DCC. L.

MEMORIAL

UNIVERSITY

OF THE STATE

OF TEXAS

AT THE

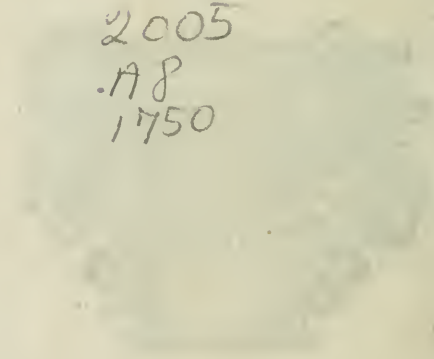
CSP

PQ

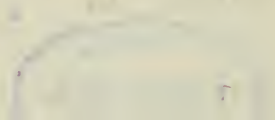
2005

.A8

1750



LIBRARY





A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE RICHELIEU;

PAIR ET MARECHAL DE FRANCE,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI , PREMIER

Gentilhomme de la Chambré , Commandant du

Languedoc , & l'un des Quarantes de l'Academie

Françoise.



MONSEIGNEUR,

Si l'honneur de votre protection n'ajoute rien au mérite de cet Essai ; il assure du moins à l'Auteur la bienveillance d'un peuple , à qui votre nom dès long-

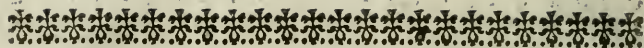
temps respectable, est aujourd'hui plus précieux que jamais. L'hommage que je vous rends peut donc paroître intéressé; mais il me suffit qu'il soit juste. Je le devois à Agrippa comme Citoyen, comme Auteur je le devois à Mécène. Puisse-t-il être digne de l'un & de l'autre.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,
MARMONTEL.

ARISTOMENE,
TRAGÉDIE.



A C T E U R S.

ARISTOMÈNE, Général des
Messéniens. *M. Grandval.*

LEONIDE, Epouse d'Aristomène. *Mlle. Clairon.*

LEUXIS, Fils d'Aristomène. *Mlle. Gaultier.*

CLEONIS, Chef du Senat. *M. Legrand.*

ARSIRE, } *M. de Roselly.*

DRACON, } Senateurs. } *M. Paulin.*

XANTIFE, } *M. Dubois.*

UN OFFICIER, Capitaine des
Gardes. *M. Bonneval.*

SENATEURS.

EURIBATE, Envoyé des Spartiates, *M. Drouin.*

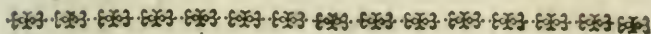
GARDES.

La Scene est à Messène dans le Senat.



ARISTOMENE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEONIS, ARSIRE.

ARSIRE.



Oi, le Chef du Senat, l'ami d'Aristomène,
Sans lui, tu veux changer le destin de
Mefsène !

Sans consulter le bras qui vient de l'af-
franchir,

Sous le joug qu'il brisoit, Mefsène veut fléchir ;

Et joint, en le livrant à l'ennemi qui brave,

La honte d'être ingrate à celle d'être esclave !

Sparte, dont ce Héros abaissa la fierté,

Va-t-elle de son sang voir signer ce Traité ?

Quoi, tandis que pour nous sa prudence rapide

8 ARISTOMENE ,

Fait soulever Argos , Sicionne , l'Elide ;
Tandis que l'Eurotas , sur ses bords étonnés
Voit encor nos Tyrans par la crainte enchaînés ;
Qu'une puissante armée , au pied de nos murailles ,
N'attend que le signal pour voler aux Batailles ,
Qu'en nos Ports , qu'en nos Champs l'abondance
renaît ;
Ce peuple épouvanté . . .

CLEONNIS.

Ce peuple se connoît.

Il sent enfin le poids de son indépendance ,
Et la crainte aujourd'hui lui tient lieu de prudence.

ARSIRE.

Peuple inégal & vain , qui peut te définir ?
Quoi ! Pour sa liberté je l'aurai vû s'unir ,
Et secouant le joug , du sein de la poussière ,
A la voix de l'honneur , lever sa tête altière ;
J'aurai vû l'Artisan en Guerrier transformé ,
L'époux , par son épouse au combat animé ,
Et du fer , instrument d'une obscure industrie ,
Se faire une défense utile à la Patrie ;
Enfin d'un peuple esclave & né dans le repos ,
Un Héros aura fait un peuple de Héros ;
Et tout-à-coup ce peuple insensible à la gloire ,
Oseroit renoncer ! . . . Non ; je ne puis le croire.
Si loin d'Aristomène il paroît abatu ,
Son retour lui rendra sa première vertu.
Mais nous , dont il attend l'exemple du courage ,
Est-ce à nous de plier son ame à l'esclavage ?

CLEONNIS.

Et sçais-tu quels malheurs suivent la liberté ,
Si l'accord , l'union , fruits de l'égalité ,
Cessent de concourir à ce juste équilibre ,
Par qui , sous un Senat , subsiste un peuple libre ?
Sans doute il est des cœurs qui vertueux par choix ,

Sçavent

Sçavent se tenir lieu de Maîtres & de loix :
 Mais il en est aussi qui nés pour être esclaves ,
 Ont sans cesse besoin du joug & des entraves :
 Il en est qui des loix méconnoissent le frein ,
 S'ils ne sont accablés sous un sceptre d'airain.
 De Mésène aujourd'hui tel est le caractère.
 Aristomène brise un joug si salutaire ,
 Et contre mille écueils il va nous entraîner ;
 Si nous ne le forçons à nous abandonner.

ARSIRE.

Quoi ! l'Etat déchiré n'ose fermer sa playe !
 Au sortir de ses fers , la liberté l'effraye !
 Rappelez-vous ces temps , l'opprobre de nos murs ,
 Où Mésène rampoit sous des hommes obscurs :
 Ces temps , où l'intérêt , l'orgueil & l'indolence
 Insultoient à nos maux du sein de l'opulence.
 Rappelez ces décrets , qui n'ont à nos remparts
 Laisse , pour défenseurs , que de tristes vieillards ;
 Tandis que loin de nous la jeunesse entraînée ,
 Pour des Maîtres ingrats à périr destinée.
 Alloit verser sans gloire un sang , vil à leurs yeux ,
 Un sang , le seul espoir que nous laissoient les Dieux.
 Mais fussiez-vous en paix sous ces Maîtres injustes ,
 Préférez-vous aux loix de vos Ayeux augustes ,
 Ces loix , mélange informe , où la férocité
 Des mœurs de la nature aigrit l'aménité :
 Qu'à Licurgue dicta cette fierté sauvage
 Qui subjugue le foible & révolte le sage ?
 La crainte vous abbat ! Que seroient les revers ?
 Vous méritez bien peu que l'on brise vos fers.

GLEONNIS.

Que l'on brise nos fers ! Crédules que nous sommes !

ARSIRE.

Quoi !

ARISTOMENE,
CLEONNIS.

L'intérêt, Arsire, a bien fait de grands hommes,
Et tel, de sa patrie, est devenu l'appui
Qui ne fit rien pour elle, & qui fit tout pour lui.

ARSIRE.

Je n'avois imputé tes desseins qu'à la crainte ;
Mais enfin avec moi tu dépouilles la feinte.
D'un zèle généreux voilà quel est le prix ;
Voilà par quels soupçons on aigrit les esprits.

CLEONNIS.

Tu dois me condamner. La lente expérience
Peut seule dans ton cœur porter la défiance ;
Mais moi, qu'à tout prévoir les ans ont trop instruit,
Je perce ces dehors dont l'éclat te séduit.
Je connois les humains, & suis bien loin de croire
Que cet Audacieux, Vainqueur, chargé de gloire,
Voulût être l'égal de ceux qu'il affranchit.
Moins aveugle que toi, le peuple réfléchit.
Il voit que ce Guerrier a subjugué l'Armée,
Que son crédit s'élève avec sa Renommée,
Qu'il n'abat nos Tyrans que pour nous maîtriser,
Et qu'il change nos fers au lieu de les briser.
Que Sparte use sur nous des droits de la victoire.
Dans les fers du Vainqueur l'on conserve sa gloire ;
Mais il est trop honteux de servir son égal.
Toi surtout, autrefois son généreux rival,
Toi, que Mésène eût vû, sans ses ruses obliques,
Soutenir seul le poids des affaires publiques ;
C'est peu que ta valeur trop facile à céder,
Ait servi sous un Chef, qu'elle eût dû commander ;
Pour combler nos malheurs, son orgueil & ta
honte,
Tu lui livre l'Etat ! Tu consens qu'il nous dompte !
Est-ce ainsi qu'un Héros se venge d'un affront ?
Quel triomphe pour lui, de voir que sur son front

Son rival , instrument de sa grandeur suprême ,
D'une servile main place le diadème !

ARSIRE.

Te serois-tu flatté de me séduire ?

CLEONNIS.

Non.

Je veux te détromper.

ARSIRE.

Porte ailleurs ton poison,

Si je fus son rival , je méritois de l'être ,
Et cette ambition n'annonçoit point un traître.
Je vois , à tes conseils , pourquoi je fus admis.
Tu crûs que deux rivaux ne pouvoient être amis.
Connois-nous l'un & l'autre , & renonce à l'envie
De noircir à mes yeux une si belle vie.
Nos cœurs , qu'envain ta haine aspire à diviser ;
Sont faits pour s'estimer & pour la mépriser.
De Vangeur de l'Etat il demanda le titre :
Je le lui disputois ; le peuple en fut l'arbitre.
Sur ses vrais intérêts le peuple est éclairé ;
Et je vis , sans aigreur , mon rival préféré.
Non , que d'un rang si beau je me sente peu digne.
Mon bras , qu'eût soutenu cette faveur insigne ,
Pour servir à l'Etat de rempart & d'appui ,
Sans doute eût tout ôlé ; mais eût moins fait que lui.

CLEONNIS.

Et c'est de ses exploits que naissent mes allarmes.
L'intérêt de l'Etat lui fit prendre les armes ,
Je le veux ; mais après l'éclat qu'elles ont eu ;
Pour rester notre égal il a trop de vertu.
Un homme tel que lui parvient , malgré lui-même ;
Par la faveur du peuple , à la grandeur suprême :
On lui porte ; & bientôt , il va sans le vouloir ,
Accabler ses égaux du poids de son pouvoir.

Ce pouvoir le rendroit l'appui de ses semblables.
 C'est un dépôt sacré dans des mains équitables.
 Mais tu crains tout de lui, jusques à ses bienfaits.
 Triomphe, ingrat : tes vœux vont être satisfaits
 S'il sçait fouler aux pieds l'envie & l'imposture ;
 Il sent l'humanité, l'amour & la nature.
 Sa famille, livrée aux mains des ennemis,
 Condamnée à la mort, s'il n'est bientôt soumis
 Ne va que trop glacer le zèle qui l'enflame.

CLEONNIS.

Et s'il laisse immoler & son fils & sa femme,
 Sur mes soupçons encor me condamneras-tu ?
 Et cet arrêt cruel

ARSIRE.

Prouveroit sa vertu

La source en feroit pure en une ame si belle.
 Tout ce qu'elle produit doit être digne d'elle ;
 Et ce qu'en tes pareils on nomme cruauté,
 Ne pourroit être en lui que générosité.
 On vient C'est lui. Le peuple autour de lui
 s'affemble.
 Traître, vois ce Héros, baisse les yeux & tremble.

S C E N E I I.

ARISTOMÈNE. DRACON. XANTIFE. CLEONNIS.
 ARSIRE. TROUPE DE CITOYENS. GARDES.
 L'OFFICIER.

ARISTOMÈNE.

QU'il m'est doux, mes amis, d'entendre à mon
 retour
 Eclater de ce Peuple & la joye & l'amour ;

De revoir cette Ville , à nos tyrans fatale ,
 Leur esclave autrefois , aujourd'hui leur rivale ;
 Ce temple de nos loix & de la liberté ,
 Erigé par nos mains , & de sang cimenté ,
 Ou des débris du Trône & de la Tyrannie
 D'un Peuple indépendant s'éleve le Génie !
 Oui , ce Peuple vangé des maux qu'il a soufferts ,
 Aux mains qui l'enchaînoient , peut préparer des fers.
 Pour nous associer la Grèce mutinée ,
 J'ai passé du Stymphale aux rives du Pénée.
 Que n'avez-vous pû voir le respect & l'ardeur
 Que tout ressent au nom de votre Ambassadeur !
 Animé , prévenu par l'estime publique ,
 Gloire , rivalité , justice , politique ,
 J'ai tout mis en usage , & tout heureusement.
 Qui sçait interesser , persuade aisément.
 Nos voisins effrayés demandent qu'on se ligue ,
 Qu'à ce péril commun l'on oppose une digue ,
 Et sur notre repos fondant leur sûreté ,
 Pensent , en nous sauvant , sauver leur liberté.
 Tyrans ! vous tomberez. Nous n'avons plus de Maître,
 Mes Amis. Dans les fers si le sort nous fit naître ;
 La marque en est flateuse à qui les a rompus.
 Il est beau de devoir sa gloire à ses vertus. . . .
 Mais quel abattement ! quel silence farouche !

CLEONNIS.

Ami , n'y pensons plus. La liberté nous touche ;
 Mais d'un prix trop cruel nous païrions ses bienfaits.
 Il faut céder au tems , & demander la Paix.

ARISTOMÈNE.

La Paix ! la Paix , grands Dieux , avec la servitude !
 Du succès autrefois la longue incertitude
 Put sans doute allarmer vos esprits chancelants.
 Au bord d'un précipice on marche à pas tremblants ;
 Mais le péril fini , votre crainte redouble !

S'est-il en mon absence , élevé quelque trouble ?
 Sans s'imposer pour nous des subsides nouveaux ,
 Que l'Etat goûte en paix les fruits de nos travaux.
 Son aveu me suffit. J'ai pour moi mon Armée ,
 Endurcie aux besoins , à vaincre accoutumée ,
 Qui partout , sur mes pas intrépide à courir ,
 Souffrira sans murmure en me voyant souffrir.
 Notre exemple suffit au soldat qui nous aime ;
 Et l'on est sûr de lui , quand on l'est de soi-même :
 Qui peut donc diviser de zélés Citoyens ?
 Est-ce un vil intérêt ? Je vous livre mes biens.
 Est-ce la haine ? Il faut que toute aigreur finisse ;
 Quand le bien de l'Etat demande qu'on s'unisse.
 Est-ce l'envie enfin ? Si quelqu'un parmi vous ,
 Du pouvoir qu'on me laisse , en secret est jaloux ;
 Donnez-lui votre voix , je suis prêt d'y souscrire ,
 Et le rang de soldat , est le seul où j'aspire.
 Abbatre nos tyrans prêts à nous opprimer :
 Voilà la seule ardeur qui doit nous animer.
 Ceux que pour la Patrie un zèle pur enflâme ,
 Dans les malheurs publics , ne font qu'une seule ame :

XANTYPE.

La vertu fait souvent des jaloux , des ingrats.

ARISTOMENE.

Pour suivie , enviée , a-t'elle moins d'appas ?
 Je vous entends ; ce peuple est injuste & volage :
 Ces vices sont le fruit d'un honteux esclavage.
 Que peuvent des captifs sous le joug abbatus ?
 La liberté , Xantipe , est mere des vertus.
 Elle élève les cœurs , elle fait les grands hommes.
 De l'aveugle intérêt esclaves que nous sommes ,
 Et trop peu vertueux pour être tous égaux ,
 Pour nous , l'indépendance est le plus grand des maux :
 Mais s'il faut obéir à des loix , à des maîtres ;
 Il faut , ou les tenir du choix de nos ancêtres ;

Ou si pour en changer ils nous laissent leurs droits ,
 Nous-mêmes nous choisir nos maîtres & nos Loix.
 Dans un chef, quel qu'il soit, respecter son ouvrage :
 C'est libre dépendance, & non pas esclavage.
 Mais ramper malgré soi sous le joug des vainqueurs :
 Voilà la servitude : elle avilit les cœurs.

A R S I R E.

N'accusons point le Peuple : à manier facile ,
 Entre les mains des Grands c'est une foible argile.
 Pour qui court à la gloire, il est un autre écueil.
 Connois-tu tes rivaux & leur jaloux orgueil ?

A R I S T O M E N E.

Un courage éprouvé craint peu qu'on le traverse.
 C'est contre ces écueils que la force s'exerce.
 Braver pour son pays l'infortune & la mort :
 D'un bon Républiquain c'est le vulgaire effort.
 Souffrir l'ingratitude, & mépriser l'envie,
 Immoler, s'il le faut, sa gloire avec sa vie,
 Faire tout pour l'Etat, sans retour, sans espoir :
 C'est l'effort des grands cœurs, & c'est notre devoir.
 Laissons frémir l'envie, & soyons magnanimes.
 Le chemin de la gloire est entouré d'abîmes :
 Mais tout rude qu'il est, il est ouvert pour nous.
 De l'éclat qui la suit, si vous êtes jaloux,
 Vous allez le puiser dans la source immortelle :
 C'est la Postérité. Nous travaillons pour elle.
 Contemplez l'avenir, voyez nos noms fameux
 Par la gloire portés chez nos derniers neveux.
 Vous voyez ce Sénat ? Là seront nos images.
 Les peuples à genoux leur rendront des omages :
 Dans ces marbres muets ils nous adoreront,
 Et liront leur devoir gravé sur notre front.

C L E O N N I S.

En vain par des détours tes amis te disposent
 A céder au revers que les Dieux nous opposent.

Du sang & de l'amour, tu reconnois la loi ?

ARISTOMÈNE.

Quel Pere, quel Epoux est plus tendre que moi !

CLEONNIS.

De l'un des Sénateurs, à nos yeux dérobée,
Aux mains des ennemis, la famille est tombée.
Si nous leur résistons, tout son sang va couler.
Penses-tu qu'il consente à la voir immoler ?

ARISTOMÈNE.

Le sacrifice est grand. Comme vous, j'en soupire.
C'est un devoir cruel qu'on ne sçauroit prescrire.
De qui peut s'y résoudre on sent trop les combats,
Pour oser condamner qui ne s'y résout pas.
Ce qu'il en coute à l'un sert à l'autre d'excuse.
Avec gloire on s'y rend, sans honte on s'y refuse.
Que je plains cet Epoux, ce Pere citoyen,
Qui du bonheur Public ne peut faire le sien !
Va-t'il trahir l'Etat, ou perdre ce qu'il aime ?
Quel est-il ?

CLEONNIS, *lui donnant un billet.*

Lis.

ARISTOMÈNE.

Quels traits !... Mon Epouse !...

CLEONNIS.

Elle-même.

ARISTOMÈNE.

Et mon fils avec elle !

CLEONNIS.

Au bruit de ton retour,
Ils voloient dans tes bras conduits par leur amour :
Des soldats les ont pris. La joye est imprudente.

ARISTOMÈNE.

Il lit.

Si vous ne vous rendez, à nos jours on attende.

Après quelque repos.

Que

Que bénits soient les Dieux qui n'accablent que moi !
 Mésène , tout mon sang doit donc couler pour toi !
 Qu'il coule , & de nos maux que la source tarisse.
 J'aurai été jaloux d'un si beau sacrifice.
 Puisqu'il sauve l'État, il est digne de nous.
 O ma Patrie ! enfin , j'aurai tout fait pour vous.
 Amis , vous frémissiez. Epargnez-moi vos plaintes.
 Mon épouse & mon fils rougiroient de vos craintes.
 Si Sparte à sa fureur ose les immoler ;
 En tombant sous ses coups , ils la feront trembler.
 Allez dans tous les cœurs ranimer l'espérance.
 Leur sort dépend de moi : qu'ils soient en assurance :
 Et puisque leur repos peut encor s'acheter ,
 Oubliez avec moi ce qu'il doit m'en coûter.

SCÈNE III.

CLEONNIS. DRACON.

CLEONNIS.

A Ces traits , connois-tu ce Héros , qu'on re-
 nomme ?

DRACON.

Je ne découvre en lui qu'un monstre , ou qu'un grand
 homme.

Mais crois-tu qu'il immole & le sang & l'amour
 Aux lieux , où le hazard permit qu'il vît le jour ?

CLEONNIS.

J'admire en sa faveur tes aveugles scrupules.
 Quoi ! par tout des esprits timides ou crédules ,
 Gagnés par artifice , ou par crainte soumis !
 Sur qui dois-je compter ?

C

ARISTOMENE,
DRACON.

Sur moi, sur mes amis.

Que son zèle à l'Etat immole ce qu'il aime,
Où que sa cruauté fasse tout pour lui-même;
Tu ne m'en vois pas moins jaloux & furieux.
Ses succès insultants ont trop blessé mes yeux.
Généreux, ou cruel, mon orgueil le deteste.
Soit crime, soit vertu, tout en lui m'est funeste.
Plus il se montre grand, plus il devient suspect,
Et je le punirois d'arracher mon respect.

CLEONNIS.

Je reconnois enfin ce cœur fier & terrible,
De son autorité défenseur inflexible,
Et puisque dans sa haine il demeure affermi,
Je conserve l'espoir de perdre un ennemi.
Qu'il soit ambicieux, ou qu'il soit magnanime,
La vertu qui nous nuit doit tenir lieu de crime.
Et qu'importe en effet qu'on relève l'Etat,
Si le bras qui l'appuye, à l'instant nous abbat ?
Mésène, avec tes fers, notre autorité tombe.
Elle est la même encor, si ton vengeur succombe.
Dussent donc tes remparts disparaître avec lui ;
Nous allons, par tes mains, renverser ton appui.
As-tu lû dans les cœurs de ce peuple indocile ?

DRACON.

Il a vû son Vengeur & paroît plus tranquille ;
Mais je vois ces retours sans me décourager,
Et le moindre revers suffit pour tout changer.
Attendons tout d'un peuple imprudent & timide :
A tous ses mouvemens l'inconstance préside.

CLEONNIS.

Connois ce Peuple, Ami. Plus le péril est grand,
Et plus à ses soutiens sa foiblesse se prend.
J'ai vû de son humeur les épreuves diverses.
Aveugle en ses succès, ferme dans les traverses,

Quelquefois il s'est plaint ; mais jamais démenti.
 Le Peuple soutient mal un injuste parti :
 Le crime , à ses côtés , fait marcher les allarmes.
 Mais lorsque l'équité lui fait prendre les armes ,
 Qu'il défend ses foyers , sa vie & son repos ,
 Ce n'est plus qu'un grand corps ; composé de Héros.
 Les périls même alors le rendent plus terrible.
 On diroit que partout une main invisible
 Guide , anime , retient ses mouvemens subits ,
 Et qu'un jour tout nouveau luit pour tous les esprits.
 Aux assauts du dehors ils ne sont point en prise ;
 Mais troublés au-dedans , un souffle les divise.
 Allumons l'incendie au sein de ces Etats ,
 Faisons des mécontents , des jaloux , des ingrâts ,
 Versons dans tous les cœurs les poisons de la haine ;
 A nous abandonner forçons Aristomène.
 Si contre l'injustice il peut se révolter ;
 Il est perdu. Voilà quels coups il faut porter.
 Tu connois le Senat ; tu vois où nous en sommes.
 Il est de gens de biens ; mais ce sont tous des
 hommes.

Le plus juste du moins est facile à tromper :
 Et la victime enfin ne peut nous échaper.

D R A C O N.

Tu sçais qu'on nous soupçonne autant qu'on le res-
 pecte.

On connoît sa vertu.

C L E O N N I S.

Nous la rendrons suspecte.

Sa générosité m'en fournit le moyen.
 L'homme a ces droits en nous avant le Citoyen ;
 Et l'effort inoui qu'il fait pour la Patrie ,
 Tout généreux qu'il est , tient de la barbarie.
 Peu de cœur ont en eux de quoi le concevoir,
 Doutant d'une vertu qu'ils ne peuvent avoir ,

Dans un crime secret ils en cherchent la cause ,
 Avides à saisir le premier qu'on suppose.
 C'est à l'ambition qu'il nous faut imputer
 Ce cruel dévoûment qui va les révolter.
 Arsire est contre nous : il a lû dans mon ame ;
 Mais de ma politique il n'a point vû la trame.
 Soyons de nos complots les mobiles secrets ,
 Et ne confions rien qu'à des amis discrets.
 Surtout , sondons les cœurs. Quand on sçait les con-
 noître ,
 Avec quelque artifice on en est bientôt maître.
 Ceux-mêmes , qu'à son sort la vertu sçut lier ,
 Par le nombre entraînés , vont bientôt l'oublier,
 L'amitié se rebute , & le malheur la glace.
 La haine est implacable , & jamais ne se lasse.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTOMÈNE. CLEONNIS.

ARISTOMÈNE.

Viens. Mon cœur pénétré des plus vives atteintes,
 Dans le cœur d'un ami veut épancher ses plaintes.
 Pour mes Concitoyens tu vois ce que je fais.
 De nos malheurs communs j'ai pris sur moi le faix ;
 Ils m'ont vû , d'une main, chasser la tyrannie ,
 De l'autre , ramener la liberté bannie ;
 Couvrir du Bouclier nos Remparts raffermis ,
 Et du glaive vangeur frapper nos ennemis.
 Ce n'étoit rien encor : & l'orgueilleuse Sparte
 Menace , en reculant , le Vainqueur qui l'écarte.
 Des combats renaissant pouvoient nous épuiser :
 Sparte , même en tombant , pouvoit nous écraser.
 J'oppose nos voisins au fort de la tempête ;
 J'arrive , impatient de marcher à leur tête ;
 Tu vois quel coup terrible ébranle mes desseins.
 Ma famille est livrée au fer des Assassins.
 J'en frémiss. Cependant dans mon ame attendrie ,
 Et le sang & l'amour cèdent à la Patrie.
 Non qu'un devoir barbare ait pû les étouffer.
 Si de leurs mouvemens tu me vois triompher ;

D'autant plus violents, que je semble plus ferme ;
Ils brisent en secret le cœur qui les renferme.
Mais enfin je l'ai dû. C'est assez.

CLEONNIS.

O vertu !

à *Aristomène*.

Il n'appartient qu'à toi d'être ainsi combattu.
Mais quelle injuste loi t'ordonne un Paricide ?

ARISTOMÈNE.

Le salut de l'Etat.

CLEONNIS.

Du zèle qui te guide ;

Messène exige-t-elle ?

ARISTOMÈNE.

Elle n'exige rien :

Mais le péril la presse, & mon sang est son bien.

CLEONNIS.

Attends, pour l'exposer, que l'Etat le demande :

ARISTOMÈNE.

Et ne suffit-il pas que son sort en dépende ?

Faut-il qu'on me condamne à faire mon devoir ?

A nos amis tremblants j'allois rendre l'espoir,

J'apprens (Quel coup de foudre à mon ame
étonnée !)

Que contre moi l'envie en secret déchaînée ;

Au milieu du Senat, travaille à m'accabler.

Si je dois trembler seul, je cesse de trembler.

Sans Garde, sans défense, & facile à surprendre,

Mon sang est au premier qui voudra le répandre.

Mon unique regret, c'est quainsi répandu,

Pour l'Etat qu'il servit, ce sang sera perdu ;

Qu'il devient le signal de votre servitude,

Et l'affreux monument de votre ingratitude,

Et que pour vous ailleurs plus digne de couler ;

Il fouille votre gloire, au lieu de la sceller :

Mais qui me fait haïr ? une gloire fragile ,
 Que je n'aime , qu'autant qu'elle nous est utile ?
 Un rang, qu'au plus jaloux je consens à céder ,
 Prêt à servir sous lui , s'il m'ose commander ?
 Toi donc qui me connois , toi , que je crois sincere ,
 De quoi peut-on se plaindre ? éclaircis ce mystère.
 J'ai crû voir un ami dans chaque citoyen.
 Je ne vis que pour eux ; leur bonheur fait le mien.
 Ceux-mêmes dont sur moi la haine se déploie
 Il n'est , pour les fléchir , moyen que je n'emploie.
 Quels sont mes ennemis ? Tu peux me les nommer :
 Je ne les connoîtrai que pour m'en faire aimer.

CLEONNIS.

Que pour t'en faire aimer ! Désarme-t-on l'envie ?
 C'est elle qui répand ses poisons sur ta vie.
 Mais laisse à ta vertu le soin d'en triompher.
 Instruit de ces complots , on peut les étouffer.
 Dracon en est le Chef. Violent , implacable ,
 S'il étoit plus prudent , il seroit redoutable.
 Le reste est sans crédit , sans vertu , sans talent.
 Arfire entre eux & nous me semble chancelant.

ARISTOMENE.

Arfire !

CLEONNIS.

Que ne peut l'ambition trompée
 Pour flétrir une gloire , à ses vœux échapée !
 On t'admire : on l'oublie. Il se vit ton égal.
 Pardonne , dans l'ami je crus voir le rival.
 Je voulus l'éprouver. Ma timide prudence
 A par mille détours tenté son innocence ;
 Mais je n'ai pû le voir un instant ébranlé ,
 Et tu n'as point d'ami plus tendre & plus zélé.
 A son âge , on croit tout : l'apparence décide.
 Il ne voit plus en moi qu'un ingrat , qu'un perfide.
 Il ne m'a pas donné le temps de l'appaiser.....
 Il vient. Adieu. Prends soin de le défabuser.

SCENE II.

AR S I R E. A R I S T O M E N E.

AR S I R E.

LE Traître n'ose ici foutenir mon approche.
 Mais a-t'il foutenu son crime & ton reproche ?
 S'est-il justifié ?

A R I S T O M E N E.

Tu m'en vois interdit :
 La vérité se peint dans tout ce qu'il m'a dit.

AR S I R E.

Je m'en doutois. Sa bouche est pleine d'artifice.

A R I S T O M E N E.

Tu le crois : cependant il t'a rendu justice.

AR S I R E.

C'est un piège nouveau pour ta crédulité.
 En lui tout est trompeur jusqu'à la vérité.
 Il te trahit , te dis-je.

A R I S T O M E N E.

Il t'éprouvoit toi-même ;
 Et d'accord avec lui , mon cœur me dit qu'il m'aime.

AR S I R E.

Dans l'ame des Héros , quelle fatalité
 Mêlé à tant de grandeur tant de simplicité ?
 Non , tu ne feras point le jouet d'un Perfide.

A R I S T O M E N E.

Le crédit des méchans peut-il être solide ?
 L'un à l'autre suspects , peuvent-ils être unis ?
 Je ne sçai soupçonner , ni craindre Cléonnis.

Mais

Mais s'il peut s'avilir par de tels artifices ,
 Tout va le mépriser jusques à ses complices :
 Et plus j'aurai douté qu'il veuille me trahir ,
 Plus , en me trahissant , il se feroit haïr.

SCENE III.

L'OFFICIER. ARISTOMENE.
 ARSIRE.
 L'OFFICIER.

UN Envoyé de Sparte attend qu'on l'introduise ,
 Seigneur. Peut-il entrer ?

ARISTOMENE.
 Qu'il paroisse.

SCENE IV.

ARISTOMENE ARSIRE.
 ARSIRE.

O Surprise !
 O doux pressentiment qui suspend mes douleurs !
 Dieux puissants ! Rendez-vous sa famille à nos pleurs ?
 L'espérance renaît dans mon ame craintive.
 Pour traiter avec toi , ce Spartiate arrive ,
 Aristomène. Enfin la paix nous tend les bras.
 A la nécessité ne te refuse pas.
 Et si de cette paix la loi trop rigoureuse
 Offensoit de ton cœur la fierté scrupuleuse ;

D

Pense qu'il est des tems où tout doit se plier,
Et de grands intérêts qu'il faut concilier.

SCENE V.

EURIBATE. ARISTOMENE.
ARSIRE.

ARISTOMENE.

EUribate, est-ce vous ? Un Ministre si sage,
D'une facile paix est pour nous le présage.

EURIBATE.

Non, Seigneur, avec vous je ne viens point traiter.
Sparte connoît ses droits, & sçait se respecter.
Aux rebelles soumis elle peut faire grace ;
Mais

ARISTOMENE.

N'employez ici ni hauteur ni menace,
Nous fumes vos sujets ; nous ne le sommes plus :
Et cet orgueil forcé convient mal aux vaincus.

EURIBATE.

Sparte qui vous connoît, pour désarmer vos haïnes,
Sçait qu'il faut des combats, non des menaces vaines.
Je viens vous inspirer le respect, non l'effroi,
Et vous donner l'exemple, au défaut de la Loi.

ARISTOMENE.

L'exemple des vertus est une Loi suprême
Que Mésène reçoit, qu'elle donne elle-même.
Pour l'exemple du crime, elle ne le fuit pas.
Nous ne versons du sang qu'au milieu des combats.
Sparte peut immoler sa famille à sa haine :

Mais si l'un de vos Rois tombe aux mains de Mefsène ;
 Il aura parmi nous , quels que soient nos projets ;
 Tout ce qu'on trouve à Sparte , excepté des Sujets.

E U R I B A T E.

Je crois dans ce discours entrevoir quelques plaintes :
 Mais voici des témoins qui calmeront vos craintes.

SCENE VI.

LEONIDE. LEUXIS. EURIBATE. ARISTOMENE:
 ARSIRE.

ARISTOMENE , *embrasse Léonide & Leuxis.*

JE retrouve avec vous l'espoir & le repos.
à Euribate.

Euribate , vos Rois font la guerre en Héros.
 Ils pouvoient retenir de si précieux gages.
 Prisonniers dans vos murs , ils leur servoient d'ôtages:
 Et je vois , à ce trait de générosité ,
 Que mon sang en leurs mains étoit en sûreté ,
 Et que si ma famille a reçu quelque insulte ;
 C'est d'une foule obscure & d'un peuple en tumulte.

E U R I B A T E.

Une insulte ! A vos yeux qui nous a donc noircis ?
 Le peuple est innocent. Léonide , Leuxis . . . :

ARISTOMENE.

Quel silence !... O soupçon ! O doute épouvantable !

E U R I B A T E.

Ecoutez-moi , de grace , & soyez équitable.
 Aux portes de nos murs ils se sont présentés ;
 Ils y sont introduits , & partout respectés.

D ij

Léonide, à nos Rois, demande qu'on l'amène,
 „ Vous voyez devant vous le fils d'Aristomène,
 „ Vous Voyez son épouse; ils sont entre vos mains,
 „ Dit-elle. Son bonheur dépend de nos destins.
 „ Nos périls peuvent seuls rompre son entreprise.
 „ Menacez-nous, qu'il tremble, & Melsène est sou-
 „ mise.

Nos Rois, à ce discours, étonnés & confus,
 Ont répondu soudain par un noble refus.
 Et moi, jusqu'en ces murs chargé de les conduire,
 De leur crime

LEONIDE.

Arrêtez. Vous avez dû l'instruire;
 Et je vous ai permis un rapport ingénu.
 Mais le fonds de nos cœurs ne vous est pas connu.
 Et soit notre conduite injuste ou légitime,
 Il ne vous convient pas d'oser la nommer crime.

ARISTOMENE.

Euribate, il suffit. Me voilà détrompé.
 Malgré l'étonnement dont je me sens frappé,
 Je sçai rendre justice aux vertus de vos maîtres.
 Vous verrez, parmi nous, quel est le sort des Traîtres.

SCENE VII.

ARISTOMENE. LEONIDE. LEUXIS.
 ARSIRE.

ARISTOMENE, *regardant Leuxis.*

LE voilà cet enfant, l'espérance de ma maison.
 Il croissoit pour l'opprobre & pour la trahison.

A peine il se connoît , qu'il trahit sa Patrie.
L'héritier de ma gloire , en naissant l'a flétrie.

LEONIDE.

Sans trouble & sans remords , j'écoute ces horreurs ,
Et vous laissez , à loisir , exhaler vos fureurs.

ARISTOMENE , à son fils.

De la séduction malheureuse Victime ,
Ainsi tes premiers pas sont marqués par le crime !

LEONIDE.

Voulez-vous bien m'entendre ?

SCÈNE VIII.

Les mêmes Acteurs. L'OFFICIER. GARDES.

ARISTOMENE.

ON vient vous arrêter ;

à l'Officier.

Madame. Le Sénat eût pû me consulter :
Mais son courroux est juste. En vos mains je les livre.
Allez.

L'OFFICIER.

Madame , & vous , Leuxis , il faut me suivre.

LEONIDE.

L'on me traite en coupable , & vous applaudissez ,
Cruel ! Écoutez-moi. . .

ARISTOMENE.

Madame , obéissez.

SCENE IX.

ARISTOMENE , ARSIRE.

ARSIRE.

DE la mort , dans tes yeux , se peint l'affreuse
image !

Ami , réveille-toi. Rappelle ce courage ,
Qui , triomphant du sort , a dans ce même jour ,
Fait céder au devoir la Nature & l'Amour.

ARISTOMENE.

Ce courage succombe. Un Pere magnanime
Peut voir la mort des siens : mais peut - il voir leur
crime !

Tous deux étoient encore innocens à mes yeux :
Ils mouroient pour l'Etat , ils mouroient glorieux.
De nos lauriers , leur tombe auroit été couverte ;
Et Mésène auroit dû son salut à leur perte.
Mais de mes yeux , flattés d'un avenir si beau ,
La vérité terrible arrache le bandeau.

Par mes malheurs , ma gloire est à jamais ternie :

Je perds tout ; & le perds avec ignominie.

Ami , qu'il est affreux de voir avec horreur

Ce qu'on aime long-tems avec tant de fureur !

Tu le sçais , j'adorois cette coupable Epouse.

Cent fois , de ses vertus , mon ame fut jalouse ;

Et mon crédule amour se laissoit aveugler

Jusqu'à me reprocher de ne pas l'égal.

Dans mon fils , la Perfide a choisi son complice !

Sur eux va se lever le bras de la Justice :

Qu'il frappe , ou qu'il s'arrête ; il ne reste à tous deux

Qu'un pardon flétrissant , ou qu'un trépas honteux :

Voilà quel est mon sort. O crime ! ô perfidie !
As-tu vû de quel front cette femme hardie ,
En avouant la fuite , a voulu l'excuser ?
Qui m'eût dit que ce cœur eût sçû se déguiser ?

ARSIRE.

Non. Léonide aima son Epoux & sa gloire.
Pour être sans motif, sa conduite est trop noire.
Un cœur tel que le sien , à de pareils efforts
Ne peut être poussé que par de grands ressorts.
En lui , de sa vertu tout conserve l'empreinte.
Sans doute , à nous trahir , elle se vit contrainte.
Il faut t'en éclaircir , la voir , l'interroger.

ARISTOMENE.

Elle a trahi l'Etat ; l'Etat doit la juger.

ARSIRE.

Au nom de votre amour , si constant & si tendre ,
Avant de l'accuser , Ami , daigne l'entendre.
J'obtiendrai qu'un instant on la laisse sortir.

ARISTOMENE.

Tu le veux ?

ARSIRE.

Je l'exige.

ARISTOMENE.

Il y faut consentir.

SCENE X.

ARISTOMENE , *seul.*

N'Auroit-elle en effet que les dehors du crime ?
Coupable , elle suiroit un Témoin qu'elle estime.
L'approche d'un Ami , d'un Epoux , d'un Amant ,

Pour qui n'en est plus digne, est un cruel tourment.

Contre elle cependant, tout s'élève, tout crie

Qu'elle a voulu trahir son Epoux, sa Patrie.

Cher & funeste objet de tendresse & d'horreur,

Viens confirmer ma crainte, ou finir mon erreur.

Porte à mes yeux, chargés d'une nuit ténébreuse,

Une lumière, hélas! peut-être plus affreuse.

Viens, & donne à mon cœur, s'il ne peut t'ex-
cuser;

La force de haïr ce qu'il doit mépriser.

La voici . . . Dieu! des fers!

SCENE XI.

LEONIDE, *enchaînée*. ARISTOMENE. GARDES.
LEONIDE.

Vous m'appellez sans doute
Pour me justifier?

ARISTOMENE.

Parlez, je vous écoute.

LEONIDE.

Cher Epoux, tes soupçons vont tous être effacés:

Ton cœur & le Senat m'en vangeront assez.

ARISTOMENE.

Rassurez mon amour: il vous attend, Madame.

LEONIDE.

Je le mérite encor, puisque je le reclame.

Connois donc ma conduite & ton affreux Senat.

A peine il t'eut remis les rênes de l'Etat,

Qu'il vit briser son joug des mains de la victoire;

Et ton sang prodigué fut le sceau de sa gloire.

ARISTOMENE.

ARISTOMÈNE.

Laiſſons là des périls qu'on a dû m'envier :
Mefsène s'en ſouvient ; je dois les oublier.

LÉONIDE.

Mefsène s'en ſouvient ? Et l'ingrate s'apprête
A racheter ſes fers aux dépens de ta tête !
Arſire eſt mon garant. Pour mieux le renverſer ;
Admis à ce complot , il ſembloit l'embraffer.
„ On l'attend , m'a-t'il dit , & ſa perte eſt certaine.
„ Coupable aux yeux de Sparte , & ſuſpecte à Mefsène,
„ L'une va le livrer comme un ambitieux ;
„ L'autre va le punir comme un ſéditieux.
Prends ma place , & crois voir un Héros , tes délices ;
Marchant ſans défiance entre deux précipices ;
Ici , ſes Ennemis , de la vengeance armés ;
Là , ſes Concitoyens à ſa perte animés ;
La calomnie autour de ſon char de victoire ,
Dreſſant de toutes parts des pièges à ſa gloire ;
Le ſouppçon odieux , l'infâme trahiſon ,
Aiguifant le poignard , préparant le poiſon.
Peins-toi cette victime , à la mort condamnée ,
Le bandeau ſur les yeux , ſuivant ſa deſtinée ,
Sans crainte , ſans déſenſe au milieu du danger ,
Et careſſant la main qui la doit égorger :
Sois Léonide enfin , & condamne ma fuite.
D'un éclat ſi hardi je prévoyois la fuite ,
Les tourmens , les combats qu'il alloit te cauſer.
A la fureur de Sparte il pouvoit t'expoſer ;
Mais ſa droiture aſtère écartoit mes allarmes.
J'ai voulu te forcer à lui rendre les armes ,
Et des fureurs d'un Peuple , armé de tes bienfaits ;
Te ſauver ; malgré toi , dans les bras de la paix.
Et quel autre parti me reſtoit-il à prendre ?
Devois-je.

Oui, tu devois dissimuler, m'attendre,
Me laisser défarmer la haine & le supçon.

LEONIDE.

Dans le cœur des ingrats tout ce change en poison.
Loin que par les bienfaits leur noir chagrin s'appaise,
La générosité les aigrit & leur pése.
Trop grand pour être aimé, tu te flattes envain.
Contre toi, dans ces murs fermente un noir levain.
L'Armée est ton ouvrage, & tu dispose d'elle :
Quelques amis encore embrassent ta querelle :
Mais inutile appui contre un Assassinat !
Tu frémis ? Je crains tout des complots du Senat.
Ici, la trahison a marqué sa victime.
Le Temple de nos Loix est le berceau du crime.
Il te menace ; il regne, il n'a ni frein ni loi.
J'allois mettre un rempart entre Messène & toi :
Et préférant enfin des Tyrans à des Traîtres,
Te donner des vengeurs, en lui donnant des maîtres.
Sparte te rend justice ; & librement soumis,
L'estime de ses Rois t'en eût fait des Amis.
Leur générosité m'a fermé cette voye.
A tes Persécuteurs ils te laissent en proye.
Puisse ma fuite au moins te dessiller les yeux !
Tu vois quel est mon crime : il paroît odieux ;
Mais mon cœur & le tien font mes Juges suprêmes.
Pour me justifier il suffit que tu m'aimes.

ARISTOMENE.

Ainsi, pour me sauver, tu trahissois l'Etat !

LEONIDE.

Oui, j'ai tout fait pour toi. Si c'est un attentat ;
Ne crois pas que jamais le repentir l'efface.
Si j'étois libre encor, j'aurois la même audace :
Et dans ces fers honteux si mon cœur a gémi,
C'est de n'avoir trahi des ingrats qu'à demi.

A l'intérêt public par les loix asservie ,
 Je lui sacrifirois & ma gloire & ma vie.
 Mais , pour toi , je suis prête à te sacrifier
 Ma gloire , mon pays , mon sang , le monde entier.
 Que m'importe Mefsène , & le monde , & moi-même ,
 Quand mon cœur éperdu tremble pour ce qu'il
 aime ?

Je ne connois que toi ; je ne vis que pour toi.
 Le cœur de mon Epoux est l'univers pour moi.
 Sans doute un tel aveu te révolte , t'étonne :
 Tout cède dans ton cœur quand la Patrie ordonne :
 Le mien d'aucun remords ne se sent combattu.
 Je t'adore : Voilà ma première vertu ,
 Ma gloire , mon devoir , ma loi la plus austère ,
 Le plus beau , le plus saint des nœuds que je révère.
 Oui , j'aime mieux mourir coupable aux yeux de
 tous ,

Pour avoir immolé Mefsène à mon Epoux ;
 Que de vivre adorée , en Héroïne , en Reine ,
 Pour avoir immolé mon Epoux à Mefsène.

ARISTOMÈNE.

Tant d'amour pourroit-il être un crime à mes yeux !

LEONIDE.

C'est le plus grand des biens. J'en rends graces aux
 Dieux.

Qu'avec un cœur sensible on est heureux de naître ,
 Quand ce qu'on doit aimer est si digne de l'être !
 Le Ciel a dans mon ame épuisé ses bienfaits ;
 Moi , j'en sens tout le prix ; c'est pour moi qu'ils sont
 faits.

Mais tu me crois coupable , & voilà mon supplice.

ARISTOMÈNE.

Cruelle ! tu veux donc que je sois ton complice ?
 Je le suis ; puisqu'enfin je n'ose te blâmer.

ARISTOMENE
LEONIDE.

Tu m'aimes donc encore ?

ARISTOMENE.

Puis-je ne pas t'aimer ?

Mais le Senat

LEONIDE.

Mon cœur le brave & le deteste.

Mon Epoux est pour moi ; que m'importe le reste ?
à un Garde qui s'avance.

Je vous fuis.

ARISTOMENE.

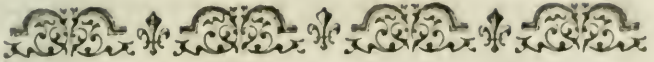
Il peut tout. Garde de l'irriter

LEONIDE.

Qui s'abaisse à trahir , n'oseroit éclater.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEONNIS. EURIBATE.

CLEONNIS.

Oui, l'intérêt de Sparte & le nôtre s'unissent,
 Euribate : il est temps que nos troubles finissent.
 Saisissez le moment de désarmer ce bras
 Qui, pour les séparer, déchire deux Etats.
 Le Peuple qui le craint, mais qui s'y livre encore,
 Le Senat qui le hait, l'Armée où tout l'adore,
 Ses Amis, ses Rivaux, ses secrets Ennemis,
 S'il reconnoît vos loix, tous vous sera soumis.
 Quel plus heureux projet d'un accord pacifique,
 Que d'enchaîner ainsi, d'un coup de politique,
 Tant d'intérêt divers, tant de vœux opposés,
 Par le même ressort qui les tient divisés !
 On vient. Eloignez-vous. C'est Arsire lui-même.

SCÈNE II.

ARSIRE. CLEONNIS. EURIBATE.

ARSIRE.

SEigneur, vous hazardez l'honneur du Diadème ;
 Et de cet entretien, quoique mal éclairci ,
 Je rougis pour vos Rois de vous trouver ici.
 Cléonnis avec vous ! Dites-moi, je vous prie ,
 A quel prix le perfide a-t'il mis sa Patrie ?

CLEONNIS.

Arsire, ç'en est trop

EURIBATE.

Ce discours me surprend.

Pour des soupçons si bas votre cœur est trop grand ,
 Arsire. Sçachez donc pour l'honneur de mes Maîtres ,
 Que plus que vous encor nous méprisons les traîtres ,
 Et qu'en lui je n'ai vû pendant cet entretien ,
 Qu'un Ami plein de zèle, & qu'un bon Citoyen.

SCÈNE III.

CLEONNIS. ARSIRE.

ARSIRE.

D'Un Ennemi content, voilà bien le langage !

CLEONNIS.

Arsire, en t'éprouvant, je t'ai fait un outrage.

Ton erreur t'a vangé , cesse de m'en punir.

ARSIRE.

Cléonnis avec moi sçait donc se contenir ?

N'ayant pû me gagner , il commence à me craindre ,

Et me respecte assez pour s'abaisser à seindre ?

Mais son cœur avec moi s'est déjà trop ouvert.

Crois-moi , quitte le masque & parle à découvert.

Je sçai qu'aux yeux du peuple une ligue perfide

Noircir impunément Leuxis & Léonide ;

Qu'invisible Moteur de cet infâme corps ,

Tes conseils odieux en réglent les ressorts.

Tu charges tes amis de cette perfidie :

Ils la traitent , sans toi ; mais seul tu l'as ourdie.

Apprens donc qu'avec eux ma fureur te confond ,

Et que de leurs complots ta tête me répond.

CLEONNIS.

Tout aveugle qu'il est , que ce transport me flatte !

SCENE IV.

ARISTOMENE. CLEONNIS. ARSIRE.

GARDES.

CLEONNIS , à *Aristomène*.

TOi , pour qui tant de zèle en tes malheurs éclate ,
Qu'un ami tel que lui doit bien te consoler !

ARISTOMENE.

Le Sénat ne vient point.

CLEONNIS.

Il va se rassembler.

ARISTOMENE.

Amis , que ce moment me trouble & m'épouvante !

La Loi livre au Sénat ma famille innocente.
 Léonide le hait , & va par ses hauteurs
 Aigrir encore l'orgueil de mes persécuteurs.
 Arsire , garde-toi d'imiter son audace.
 Pour l'innocence même il faut demander grace.
 Sa défense a besoin d'une tremblante voix ,
 Et ses pleurs, sur nos sens, sont plus forts que ses droits.

CLEONNIS , à *Aristomène*.

Veux-tu m'en croire , ami ? La Loi nous est contraire ;
 Le Sénat t'est suspect ; ose donc t'y soustraire.
 Préviens. . . .

ARSIRE.

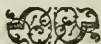
Non. C'est à lui , fidèle à son devoir ;
 D'attendre l'injustice , & non de la prévoir.
 Il n'est devoir si saint qu'ici l'on n'ose enfreindre.
 Les méchans sçavent trop qu'ils sont les seuls à crain-
 dre.

Qu'ils tremblent cependant avant de le flétrir.
 Il a de vrais amis ; & nous sçavons mourir.

ARISTOMENE.

Epargne à ma douleur ces funestes augures.
 Il est dans ce Sénat des cœurs droits , des mains pu-
 res.

Je ne puis croire encor qu'on veuille m'accabler.
 Sur l'Arrêt qu'il prononce , un Juge doit trembler.
 Hors de son Tribunal , c'est un homme ordinaire ;
 Mais l'approche des Dieux l'épouvante & l'éclaire.
 A ma gloire , en un mot , il faut le sceau des Loix :
 L'innocence accusée a besoin de leur voix.
 Mais on s'assemble. Adieu. C'est en vous que j'espère.



SCÈNE V.

CLEONNIS. ARSIRE. GARDES.
L'OFFICIER.

CLEONNIS.

Garde , amenez Leuxis , & retenez sa mere.
à Arsire.

Observe ma conduite , Arsire ; & juge-moi.

ARSIRE.

Si tu fers mon Ami , tout mon sang est à toi.

Mais si tu le trahis.

CLEONNIS.

Suspens cette menace :

Je t'en ferai rougir.

SCÈNE VI.

CLEONNIS. ARSIRE. DRACON. XANTYPE.
LEUXIS. SÉNATEURS. L'OFFICIER. GARDES.

CLEONNIS.

Senateurs , prenez place.

à Leuxis.

Sçavez-vous , dans les fers , quel crime vous a mis ?

LEUXIS.

Moi, des crimes, Seigneur!

CLEONNIS.

Aux mains des Ennemis

Vous vous êtes livré, conduit par Léonide?

LEUXIS.

Un fils est-il coupable, en suivant un tel guide?

CLEONNIS.

Vous l'aimez?

LEUXIS.

Si je l'aime!

CLEONNIS.

Elle vous a perdu.

LEUXIS.

A qui m'a mis au jour, mon cœur n'est pas moins dû.

Je me plains seulement qu'une loi trop sévère

M'ait arraché des bras d'une si tendre mère:

Ma vuë adoucissoit l'horreur de sa prison.

CLEONNIS.

De sa fuite, en partant, vous sçaviez la raison?

LEUXIS.

Non. Elle commanda: Je partis à sa suite.

Heureux de partager les périls de sa fuite!

CLEONNIS.

Sa prudence sans doute a dû vous déguiser.

Un projet où votre ame eût pû se refuser.

Mais aux Rois ennemis présenté pour ôtage;

Vous futes mieux instruit?

LEUXIS.

Tout surprend à mon âge.

Ce projet glorieux d'abord m'épouvanta.

Elle m'en dit la cause, & mon cœur l'adopta.

CLEONNIS.

La cause?

LEUXIS.

Que ne puis-je en perdre la mémoire?

CLEONNIS.

On dit que du Sénat elle attaque la gloire ?

LEUXIS.

Elle attaque un perfide, & vous le connoissez.

CLEONNIS.

Quel est-il ?

ARSIRE.

Il se tait. C'est vous en dire assez.

Mais sans vouloir surprendre un aveu de sa bouche,

Léonide est sincère, & sur ce qui la touche,

Elle s'expliquera mieux que vous ne voudrez.

CLEONNIS.

Garde, qu'elle paroisse. Et vous, Leuxis, rentrez.

SCÈNE VII.

LEONIDE. CLEONNIS. ARSIRE. DRACON.
XANTIFE. SENATEURS. L'OFFICIER.
GARDES.

CLEONNIS.

Vous sçavez de quel crime on noircit votre gloire.
Léonide. Etonné d'une action si noire,

Le Sénat par ma voix va vous interroger ;

Et c'est sur votre aveu qu'il prétend vous juger.

Votre fils devant nous a dépouillé la feinte :

Répondez comme lui sans détour & sans crainte.

LEONIDE.

C'est donc vous qu'on choisit pour organe des loix ?

A mes Accusateurs vous prêtez votre voix !

C'est pousser, je l'avoue, un peu loin l'assurance;

Vous aviez intérêt à garder le silence.
 Je veux bien cependant ne pas vous en punir,
 Et respecter le rang que vous osez tenir.
 A Sparte avec mon fils je me suis retirée.
 Là, contre mon époux je me suis déclarée;
 Et par le seul péril qui pouvoit l'étonner,
 J'ai voulu le forcer à vous abandonner.
 Les raisons : par égard je veux bien vous les taire.
 Pour vous, pour vos amis, ce n'est pas un mystère.
 Epargnons-nous l'effort qu'il doit nous en coûter;
 A moi, pour vous confondre, à vous pour m'écouter.

CLEONNIS.

Votre crime n'a rien qui doive nous confondre.
 Parlez.

LEONIDE.

Vous voulez donc me forcer à répondre ?
 Hé bien, levez les yeux : interrogez ces murs.
 Ils ont été témoins de ces conseils obscurs.
 Où la voix de la haine & le cri de l'envie,
 Du Vangeur de l'Etat ont attaqué la vie;
 Des pièges qu'on lui tend ils ont vu le tissu,
 C'est dans ce Sanctuaire enfin que fut conçu
 Le dessein, de livrer votre Dieu tutélaire
 Aux Tyrans, dont pour vous il bravoit la colére.
 Il ne comprit jamais, vertueux sans efforts,
 Qu'on fut ingrat sans honte & traître sans remords;
 Et son intégrité, trop simple, & trop crédule
 Dort au bruit des complots que le crime accumule.
 Mais sur lui, mais sur vous, mes yeux étoient ouverts.
 J'ai vû qu'il se perdoit s'il eût brisé vos fers;
 J'ai vû qu'il réchauffoit les serpens de l'envie.
 Je l'aime : j'ai voulu mettre à couvert sa vie,
 Et forcer à reprendre & le joug & le frein
 Des Monstres, contre lui déchaînés par sa main.
 Jugez-vous, & voyez si je suis bien instruite.
 Qui de vous osera condamner ma conduite ?

Amis de la Justice , Amis de mon époux ,
 Xantipe , Arsire , Evandre , Euriclès , est-ce vous ?
 Est-ce vous , Cléonnis , Dracon , Pallante , Hercide ,
 Vous , dont je prévenois le complot parricide ?
 Tout se tait ; le coupable , & même l'innocent.
 Mais l'un, sans s'émouvoir ; & l'autre en frémissant.
 D'un front calme & serein l'un entend ma défense :
 Au-dessus de ces traits , ils n'ont rien qui l'offense.
 Son cœur pur & tranquille est sûr d'être honoré.
 L'autre, d'un noir dépit en secret dévoré ,
 N'ose lever sur moi son œil morne & farouche.
 La vérité l'accable & lui ferme la bouche.
 Quand j'aurai disparu , sans doute il va tonner :
 Je ne dis plus qu'un mot , qui pourra l'étonner.
 Je suis justifiée aux yeux d'Aristomène :

(aux Gardes.)

Il m'aime : il vous connoît. Tremblez Qu'on
 me remene.

SCÈNE VIII.

CLEONNIS. ARSIRE. DRACON. XANTYPE.
 SENATEURS.

CLEONNIS.

DE la mere & du fils qu'on décide le sort.

XANTYPE.

Du fils ! Vous livreriez un enfant à la mort ?
 Que dis-je ? Leonide est-elle plus coupable ?
 Senat ; quel est son crime ? Un amour respectable
 Qui devrait sur la Terre être déifié.
 Qui le condamnera ?

L'Etat sacrifié.

Et depuis quand l'amour, ou la crainte, ou le zèle,
 Ont-ils servi d'excuse au Citoyen rebelle,
 Qui d'un projet d'Etat Censeur intéressé,
 D'une imprudente main l'auroit seul renversé ?

AR S I R E.

Vous donc qui méditant ce qu'eût fait Leonide,
 N'avez pris que l'envie & l'intérêt pour guide,
 Condamnez vos complots, avant de l'accuser,
 Qu'a-t'elle fait de plus que les favoriser ?

DRACON.

C'est un crime d'Etat devant la politique
 Que d'oser, sans aveu, servir la République.
 Le Senat est l'esclave & l'organe des Loix ;
 Et tout, jusqu'à nos cœurs, doit se taire à leur
 voix.

AR S I R E.

A flétrir un Héros, si la loi vous condamne ;
 Soyez-en l'interprète aussi-bien que l'organe.
 Un Juge en est esclave : il la doit respecter ;
 Mais c'est trahir la loi, que trop l'écouter.
 C'est à nous quelquefois de conduire nos guides.
 La balance chancelle en des mains trop timides.
 Le Protecteur des Loix doit en être excepté.
 Qui peut se prévaloir de cette impunité ?
 Quel autre a, de nos loix, mérité d'être Arbitre ?
 Plût aux Dieux que chacun le fût au même titre !
 Elles perdroient sur nous les droits qu'elles ont eus ;
 Mais au défaut des Loix, nous aurions des vertus.

DRACON.

Nous, souffrir que des loix un Sénateur s'excepte !
 Quel Citoyen dès-lors veut-on qui les accepte ?
 Les Loix sont un fardeau. Pour le rendre léger,
 En l'imposant au Peuple, il faut le partager.

Point d'égard. Qu'un exemple à jamais mémorable
 Soit de leur sainteté la base inébranlable.
 Tout doit leur obéir, & même leur Auteur.
 C'est en s'y soumettant qu'on en est protecteur:
 Et plus de leur rigueur la victime est illustre,
 Plus sur leur Tribunal son sang jette de lustre.

SCÈNE IX.

EURIBATE. *Les mêmes Acteurs.*

EURIBATE.

JE viens de réclamer, ce sang, au nom des Rois
 Qui seuls dans ce Senat doivent donner des loix.
 Au seul Aristomène ils livrent ces transfuges:
 Et si vous usurpez le droit d'être leurs Juges,
 Si vous ne respectez & leur vie & leur nom;
 A vos Maîtres, un jour, vous en ferez raison.

CLEONNIS.

Le Senat, Euribate, avec la même audace,
 Pourroit rendre à vos Rois menace pour menace;
 Mais des fautes des Grands les Peuples sont punis,
 Et nous n'aspirons tous qu'à les voir réunis.
 „ On ne nous a point vus, d'une main indocile,
 „ Sécouer les flambeaux de la guerre civile,
 „ Et sous le faux appas d'un plan de liberté
 „ Jeter les fondemens de notre autorité.
 Mais nous cédon's au tems. Le Peuple nous élève;
 De ses naissantes loix il nous remet le glaive;
 Et Juges sans pouvoir d'un Peuple indépendant,
 Nous lui sommes soumis, même en lui commandant.

C'est lui qui nous contraint de juger ces coupables
Protégés par vos Rois, & pour nous respectables.

Aristomène seul eût pû les garantir ;
Mais à nous les livrer il vient de consentir.

EURIBATE.

Je l'ai fait appeller le voici.

CLEONNIS.

Qu'il prononce,
Sa volonté, Seigneur, fera notre réponse.

S C È N E X.

ARISTOMÈNE. *Les mêmes Acteurs.*

CLEONNIS.

Seigneur, on va juger Léonide & Leuxis.
Cependant Euribate, au Senat indécis,
Au nom des Rois de Sparte ose imposer silence,
Et des loix, dans nos mains, arrête la balance.

ARISTOMÈNE.

Qu'entend-je ? Et le Senat m'attend pour décider
S'il défendra ses droits, où s'il doit les céder !

à Euribate.

Je rends grace à vos Rois du soin qui les anime ;
Mais je dois mériter ce zèle magnanime.

Eux-mêmes m'ont appris à ne pas écouter
Des offres, que sans honte, on ne peut accepter.

Je rends donc au Senat les droits qu'il me confie.

Je l'en défavouerais, s'il me les sacrifie.

Seul il est notre Juge, & dût-il m'en punir ;

La main qui l'éleva, sçaura le soutenir.

EURIBATE.

EURIBATE.

Loin de vous croyez-moi , ce farouche Héroïsme
 Qui pousse la vertu jusques au fanatisme.
 Vous exposez un sang qui nous est précieux ,
 Menacé par les loix , innocent à vos yeux.
 Pourquoi ? Pour un vain nom de liberté publique ,
 Pour d'inutiles droits que le Senat abdique.

ARISTOMÈNE.

Il peut y renoncer. Mais qu'il me connoît peu ,
 Si pour couvrir sa honte , il attend mon aveu !
 Cependant gardez-vous d'en croire l'apparence.
 Je vois qui peut avoir flatté votre espérance.
 A la hâte & sans choix ce Senat composé ,
 A reçu dans son sein le vice déguisé.
 Quel azile , après tout , n'est pas ouvert au vice ?
 Jusqu'au pied des Autels , en rampant , il se glisse.
 Mais parmi nous , Seigneur , comme il est étranger ,
 S'il y régne , du moins son règne est passager.
 Il est dans ce Senat des cœurs lâches & traîtres ;
 Mais il en est de grands , nés pour braver vos Maî-
 tres.

ARSIRE.

à Euribate.

Non , Seigneur , je réponds du cœur de ses amis :
 Défendez sa famille , ils vous seront soumis.

à Aristomène.

Prends pitié de ton sang.

ARISTOMÈNE.

à Euribate.

Pardonnez ses allarmes ;

à Arsire.

L'amitié les inspire. Ami , retiens tes larmes.
 Je serois , à ta place , aussi foible que toi :
 Tu serois , à la mienne , aussi ferme que moi.
 Tu ne céderois point au zèle qui t'anime :

Je dois y résister ; mais sans t'en faire un crime.
 Lorsqu'un tendre intérêt produit ce mouvement ,
 Il est beau qu'un Ami soit injuste un moment.
à Euribate.

Vous le voyez , Seigneur , une crainte servile
 N'est pas ce qui vous rend ce Tribunal docile.
 Un zèle généreux seul les a fait agir ;
 Et si j'en abusois , je les ferois rougir.
 Bon Pere , tendre Epoux , ma famille m'est chère.
 Je n'ai qu'un fils , je l'aime ; & j'adore sa mere.
 Il en coûte à mon cœur de les abandonner :
 Je les crois innocents : on peut les condamner.
 Mais ils mourront , Seigneur , victime de l'envie ,
 Si par une bassesse il faut payer leur vie.
 En chassant nos Tyrans , j'ai fait ce que j'ai dû ;
 Et sur moi , de ses droits , l'Etat n'a rien perdu.

SCÈNE XI.

CLEONNIS. ARSIRE. DRACON.
 XANTYPE. SENATEURS.

CLEONNIS.

IL refuse un secours dont sa gloire s'offense.
 Gardons-nous cependant de laisser sa constance.
 Son épouse & son fils en vos mains sont remis :
 Senat , contentons-nous qu'il nous les ait soumis.
 C'est peu pour un Sujet ; c'est beaucoup pour un
 Maître.

DRACON.

Un Maître !

CLEONNIS.

On l'est, dès-lors qu'on n'a qu'à vouloir l'être.
 Sa vertu s'en défend ; mais il l'est, s'il le veut.
 Cessez de vous flatter, & voyez ce qu'il peut.
 L'armée autour des murs attend qu'il la réclame ;
 Qu'il dise un mot, Mésène est livrée à la flâme ;
 Et par des flots de sang il va voir effacé
 L'opprobre d'un arrêt, contre lui prononcé.
 Au fond de vos prisons sa famille enchaînée,
 D'adorateurs tremblants sortant environnée,
 Voit tomber à ses pieds ses Juges expirants.
 Ainsi des meilleurs Rois on a fait des Tyrans.
 Le Ciel nous en donne un, dont la bonté facile
 Daigne, devant les loix, baisser un front docile :
 A force de respects, songeons à conserver
 Une ombre de pouvoir, qu'il peut nous enlever.

DRACON.

Sénateurs, grace aux Dieux, je lis sur vos visages
 La surprise & l'horreur qu'inspirent ces outrages.
 C'est le Chef du Senat qui nous annonce un Roi !
 Il oppose en son nom la menace à la loi !
 Je regouis de l'opprobre où l'on croit vous réduire.
 On veut vous effrayer, n'ayant pû vous séduire.
 Je sçai, d'Aristomène, où s'étend le crédit :
 Mais loin de m'effrayer, son pouvoir m'enhardit.
 S'il étoit moins puissant; au crime de sa race,
 Librement généreux, nous pourrions faire grace :
 Mais puisqu'à le punir on voit quelque danger ;
 Il faut se rendre infâme, ou ne rien ménager.
 Ce Héros ; indigné que Sparte le protège,
 Du Senat & des Loix défend le privilège.
 Aura-r'il seul l'honneur de s'en montrer l'appui ?
 Senat, il est pour vous ce que Sparte est pour lui :
 De la gloire jaloux, il vous apprend à l'être.
 Il ne veut point de Rois ; ne souffrez point de Maître.

Comme lui , sur l'arrêt , trop grand pour balancer ,
 Il ose s'y soumettre , osez le prononcer.
 Senat , fermez les yeux , & que la loi décide.
 Nous avons entendu Leuxis & Léonide ,
 Le Senat est instruit.

à Cléonis.

Seigneur , que tardons-nous ?

Il est tems d'opiner.

CLEONNIS.

Senateurs , levez-vous.

On va aux opinions.

Léonide & Leuxis , criminels & complices ,
 Perdront tous deux la vie au milieu des supplices.

ARSIRE.

O crime ! O perfide ! Amis , fuyons ces lieux.

SCÈNE XII.

CLEONNIS. DRACON.

CLEONNIS.

ILs lui vont annoncer cet arrêt odieux.

DRACON.

Il se révoltera.

CLEONNIS.

C'est ce que je désire.

Cet arrêt nous perdrait , s'il osoit y souscrire.
 Par la pitié , le Peuple est aisément changé ,
 Et déteste bientôt la main qui la vengé.
 Sçavons-nous si ce peuple , en voyant ses victimes.
 Du supplice effrayé , n'oubleroit point leurs crimes ?

Ou s'il ne viendrait point , de leur sang assouvi ,
Vanger sur nous l'arrêt qu'il auroit poursuivi ?

D R A C O N.

Quel est donc ton dessein ?

C L E O N N I S.

De rendre Aristomène

Infracteur de nos loix , ennemis de Melsène ;

De l'armer contre nous , & de justifier

Ma fureur obstinée à le sacrifier.

Voyons ce qu'a produit l'arrêt qu'on vient de rendre :

S'il livre sa famille , ou s'il veut la défendre.

Que les murs soient ouverts ; qu'il soit en liberté ;

Que le Senat , aux yeux du peuple épouvanté ,

S'exile de ce Temple , & dans la citadelle

Semble se retrancher , & fuir loin d'un rebelle.

Là , tandis que du Peuple échauffant la fureur ,

Nos amis sèmeront le trouble & la terreur ;

Observant l'ennemi , j'attends qu'il se déclare.

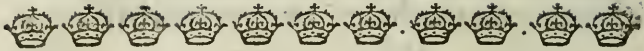
S'il tient contre l'affront de cet arrêt barbare ,

Je lui réserve un trait dont je veux l'accabler ,

Et toi-même , pour lui , te forcer de trembler.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

ARISTOMENE, *seul.*

OU vais - je ? Malheureux ! Je ne me connois plus.

L'horreur guide au hazard mes pas irrésolus.

Le crime me poursuit. La vengeance m'appelle :

La nature & l'amour s'unissent avec elle :

Je n'ose les combattre , & tremble d'y céder.

Arbitre de mon sort , je crains d'en décider.

Le Senat , pour azile, a pris la citadelle :

Il me fait déjà craindre & traiter en rebelle.

Cependant je suis libre , & les murs sont ouverts !

Cruels ! tremblez du moins , & donnez - moi des fers

Dieux ! la fureur du peuple est-elle convenable ?

Sans m'entendre , il embrasse un arrêt exécrationnel.



SCÈNE II.

ARSIRE. ARISTOMÈNE.

ARISTOMÈNE.

C'En est donc fait ? Je touche au comble des malheurs.

ARSIRE.

Quoi ! tu peux te vanger, & tu verses des pleurs !

ARISTOMÈNE.

Me vanger ! Et de qui ?

ARSIRE.

D'une ingrate Patrie.

ARISTOMÈNE.

Ami, je l'aime encor, malgré sa barbarie.

Elle peut conspirer ma honte & mon trépas :

Je mourrai satisfait, en mourant dans ses bras.

ARSIRE.

Ainsi, tes ennemis, attachés à leur proie,

Peuvent goûter sans trouble une barbare joye.

ARISTOMÈNE.

Loin d'en être jaloux, je m'attendris sur eux.

Leur malheur le plus grand, c'est de se croire heureux.

S'il est vrai que la paix accompagne le crime,

Que le bonheur soit pur, sans être légitime,

Je ne le conçois pas ; je l'envie encor moins.

Ces biens empoisonnés méritent peu nos soins.

De mes persécuteurs, quoiqu'il me reste à craindre,

Seuls ils sont criminels ; ils sont donc seuls à plaindre.

Leur triomphe est honteux ; il ne peut me tenter :

Et je ne crains rien tant que de les imiter.

ARSIRE.

Tu les plains ! Mais sçais-tu que dès qu'elle est extrême,

La pitié pour le crime, est un crime elle-même ?

Plains l'état, plains ton sang qu'ils veulent épuiser :

Serpens contagieux, il faut les écraser.

ARISTOMENE.

Qui, moi, leur meurtrier !

ARSIRE.

Est-ce ainsi que tu nommes

Le Ministre des Dieux & le vengeur des hommes ?

Quand pour juger le crime, il reste un Tribunal ;

Le punir, c'est des loix devenir le rival,

C'est usurper leurs droits. Mais lorsque la licence

Des mains de la Justice arrache la puissance,

Que la force peut seule en arrêter le cours,

Que la vertu, contre elle, attend notre secours ;

C'est trahir l'Univers, qu'épargner qui l'opprime.

La Grâce adore enfin ce que tu nommes crime.

Hercule, la terreur & l'amour des mortels,

Par de tels attentats mérita nos Autels.

Destructeur des méchans, sois le Dieu de Mésène.

ARISTOMENE.

S'ils pouvoient périr seuls, j'y soufcrirois sans peine :

Mais dans leur trahison le peuple enveloppé,

Tomberoit avec eux, du même coup frappé.

Apprenons à souffrir. Dans le rang où nous sommes,

L'on ne sent point assez le prix du sang des hommes.

D'un peuple entier, sans crime, on ne peut se vanger :

Et quel qu'il soit enfin, l'on doit le ménager.

ARSIRE.

Ton sang est donc le seul dont tu n'es point avare ?

ARISTOMENE.

Cesse de m'accabler d'une pitié barbare.

Nes-

N'es-tu plus Citoyen , pour être mon Ami ?
 Et moi , dans mon devoir suis-je trop affermi ?
 Viens ; le Senat encor peut devenir sensible.
 Allons tomber aux pieds de ce Tigre inflexible.

ARSIRE.

Toi , tomber à ses pieds ! Quand tu peux l'accabler ,
 Toi , fléchir ! Devant toi , c'est à lui de trembler.
 Adoré dans l'Armée , elle est en ta puissance.
 Que crains-tu du Senat , & quelle est sa défense ?

ARISTOMÈNE.

Les sermens que j'ai faits de lui rester soumis :
 Voilà ses défenseurs ; voilà mes ennemis.
 Laissons , laissons l'orgueil aux foibles qu'on op-
 prime.
 Céder , quand on peut vaincre est d'un cœur ma-
 gnanime.
 Le Sénat me connoît ; & sans m'humilier ,
 La vengeance à la main , je puis le supplier.

S C È N E III.

XANTYPE. ARISTOMÈNE. ARSIRE.

ARISTOMÈNE.

XAntype tout en pleur ! quel funeste présage !
 Tu frémis ?

XANTYPE.

O vertu ! quel est donc ton partage ?
 Aristomène.....

ARISTOMÈNE.

Hé bien ?

ARISTOMENE,
XANTYPE.

Fuyons.

ARISTOMENE.

Explique-toi.

XANTYPE.

Le Peuple le Senat

ARISTOMENE.

Tu me glace d'effroi,

Mon Epouse ? mon Fils ?

XANTYPE.

Ville impie & barbare ! ...

Crois-moi , fuyons.

ARISTOMENE.

J'entends ; l'échaffaut se prépare ?

XANTYPE.

Le Peuple furieux , & de sang alteré ,
Entoure ce Théâtre , à la mort consacré.

Cleonis cependant affectant l'indulgence ,
Reprochoit au Senat un excès de vengeance.

» Je le vois , a-t'il dit , le peuple est furieux ;

» Il demande justice ; il a sur nous les yeux.

» Toujours l'impunité fut la mere du crime.

» Mais n'est-ce point assez d'une seule victime ?

» Le Héros de Messène , au comble des malheurs ,

» Vous demande une main pour essuyer ses pleurs :

» D'une Epouse & d'un Fils , s'il faut que l'un s'im-
mole :

» De sa perte , du moins , que l'autre le console.

On se lève ; on opine ; on accède à sa voix.

L'un des deux va mourir : on te laisse le choix.

ARISTOMENE.

O noirceur exécrationnelle ! on veut que je choisisse

D'une Epouse ou d'un fils que j'envoie au supplice !

XANTYPE.

On va les amener. Il faut choisir entr'eux ;

Ou bien , en te quittant ils vont périr tous deux.

ARISTOMENE.

Laissez-moi.

ARSIRE.

Tu nous crains ?

ARISTOMENE.

Je crains tout ce que j'aime ;

L'amitié, la nature, & l'amour, & moi-même.

Vers le crime entraîné par un pouvoir vainqueur,

Mes plus grands ennemis sont au fonds de mon cœur.

ARSIRE, à Xantipe.

Euribate est parti ?

XANTYPE.

Dans ce moment funeste,

Il partoit.

ARSIRE.

Profitons de l'instant qui me reste.

SCENE IV.

ARISTOMENE. XANTYPE.

XANTYPE.

A Mi, par le malheur je te vois abattu !

ARISTOMENE.

Tu me vois furieux.

XANTYPE.

A quoi te résous-tu ?

Comment vas-tu répondre à ce Sénat farouche ?

Tu vois quel choix affreux il attend de ta bouche !

ARISTOMENE,
ARISTOMENE.

Moi , grands Dieux ! me résoudre à ce barbare effort !
Moi , livrer mon Epouse ou mon fils à la mort !
Que m'écrase plutôt la foudre vangeresse !
Tous deux m'aiment ; tous deux méritent ma tendresse ;

Tous deux font mon bonheur. Leonide , à mes yeux ,
Est , après la vertu le plus beau don des Cieux.
De Mésène , en mon fils , je crois voir l'espérance ,
Et l'ame d'un Héros qu'embellit l'innocence.

XANTIFE.

On attend l'un ou l'autre ; & le supplice est prêt.

ARISTOMENE.

Qu'on marache le cœur plutôt que leur Arrêt !
C'est peu , cruel Senat , l'ordonner leur supplice ;
Tu veux , de ta fureur , me rendre le complice !

XANTIFE.

Hé bien , que tardons-nous ? L'Armée

ARISTOMENE.

On l'a voulu ;

Viens : fortions de ces murs : m'y voilà résolu.

XANTIFE.

Nous mourrons avec toi. L'amitié te le jure.

ARISTOMENE.

Que de pleurs ! que de sang va laver mon injure !

XANTIFE.

Le Peuple , à notre abord , facile à se troubler ,
Ne te donnera pas le tems de l'accabler.

Pour glacer sa fureur , il suffit que tu sortes.

Que l'Armée à grands cris , viennent briser ces Portes.

A tes pieds , en tremblant , tout va se prosterner ;

Et ton cœur généreux n'aura qu'à pardonner.

ARISTOMENE.

Il ne sera plus tems d'arrêter le carnage.

Le Soldat , tu le sçais , affamé de pillage ;

Dès qu'on a tout permis à son avidité ,
Ne connoît plus de frein , sûr de l'impunité.
Il se plaint dès long-tems qu'au milieu des délices ,
Ici , l'on goûte en paix le fruit de ses services ,
Tandis que de son sort négligeant tout le soin ,
Auteur de l'abondance , il souffre le besoin.
Il se fera justice ; & s'il trouve un obstacle ,
Figure-toi l'horreur de ce sanglant spectacle :
Le peuple & les Soldats dans le meurtre plongés ;
Les femmes , les enfans , les vieillards égorgés.
Je vois sous ses débris Mésène ensevelie ;
De mourants & de morts , cette enceinte remplie.
J'entends ces cris affreux qui me glacent d'horreur :
„ Tyran de ton País , assouvis ta fureur ,
„ Epuise notre sang , écrase ta Patrie . . .
Moi , l'écraser , ô Ciel ! après l'avoir servie !
Lieux , où je vis le jour , Palais de nos Ayeux ;
Temple de la Justice , azile de nos Dieux ,
Remparts , d'où j'écartai , l'esclavage & la guerre ;
Vous aurez , pour moi seul , disparu de la terre.
Depuis quand un seul homme , ardent à se venger
A-t'il le droit affreux de ne rien ménager ?
Esclave de l'Etat , qu'il cède , qu'il fléchisse ,
Ou que de ses liens le trépas l'affranchisse.
Que mon cœur est changé ! tantôt plus affermi ,
J'exposois ma famille aux coups de l'ennemi :
D'où vient que tout-à-coup ma constance me quitte ?
De mes Concitoyens l'injustice m'irrite.
Je serois des ingrats , & mon cœur se repent . . .
Misérable ! est-ce d'eux que ma vertu dépend ?
Est-ce aux murs des méchans à gouverner les autres ?
Non ; fondons nos vertus sur le crime des autres.
S'il ne sont point ingrats , quoiqu'on fasse pour eux ,
L'on n'est que bienfaisant ; je serai généreux.

SCÈNE V.

LEONIDE. LEUXIS. ARISTOMENE.
XANTYPE. GARDES.

XANTYPE.

Venez , dignes objets de tendresse & d'allar-
mes ,

Aux pleurs de l'amitié , venez mêler vos larmes.

Un rigoureux devoir combat seul contre nous :

à *Leuxis*.

à *Léonide*.

Embrassez votre pere : embrassez votre époux.

ARISTOMENE.

Quel moment ! quels combats ! ah , mon fils ! . . .

ah , Madame !

LEONIDE :

Ton fils va-t'il périr ?

ARISTOMENE.

Elle m'arrache l'ame :

LEONIDE.

Parle,

ARISTOMENE.

Je ne le puis.

LEUXIS.

Mon Pere ! . . .

ARISTOMENE , à *Xantype*.

Soutiens-moi.

LEONIDE.

Xantype , au nom des Dieux , dissipez mon effroi.

Mon fils est-il compris dans l'Arrêt qui m'accable ?

Seule , je dois mourir ; mon fils n'est point coupable.

XANTIPÉ.

A la mort , avec vous , on condamnoit Leuxis.

LEONIDE.

Quoi ! ces monstres

XANTIPÉ.

Bientôt , feignants d'être adoucis ,
Ils ont borné leur haine à punir l'un ou l'autre ,
Et ne demandent plus que son sang , ou le votre.

LEONIDE *avec joye.*

Je respire.

XANTIPÉ.

Le choix dépend de votre Epoux.

LEONIDE.

Ah , mon fils ! tu vivras. Que cet Arrêt m'est doux !
à Aristomène.

Hé bien , que tardes-tu ? Qu'on me mene au supplice.
Du dessein qu'on punit , mon fils n'est point complice.
Sa tendresse pour moi , son âge l'on trahi.
Il seroit criminel , s'il eût désobéi.

LEUXIS.

Seigneur , son innocence est égale à la mienne.
Et puisqu'on n'attend plus que ma mort ou la sienne ,
C'est à moi de mourir.

LEONIDE.

Jette les yeux sur lui.

C'est mon fils , c'est ton sang , ton espoir , ton appui.
Qu'il vive pour marcher sur les pas de son pere.
Il te consolera de la mort de sa mere.
Au-dessus de l'amour la nature a ses droits :
En faveur de ton fils elle élève sa voix ;
Elle ordonne qu'il vive.

LEUXIS.

Elle veut que j'expire.

Ecoutez-là , Seigneur. C'est elle qui m'inspire

De verser tous mon sang pour qui me l'a donné.

ARISTOMENE.

A couler pour l'Etat , je l'avois destiné.

LEONIDE.

Oui , Seigneur ; & Mefsène avec moi vous implore.

Toute ingrate qu'elle est , elle a ses droits encore.

Vous respectez pour elle un odieux Arrêt :

N'écoutez jusqu'au bout que son seul intérêt.

Mon fils peut la servir : je lui suis inutile ;

Qu'il vive au moins pour elle , & je mourai tranquile :

LEUXIS.

Quoi , Madame , l'Etat peut-il être jaloux

D'un sang , que votre fils aura versé pour vous ?

LEONIDE.

Si tu meurs , au tombeau je suis prête à te suivre.

LEUXIS.

A la mort de sa mere , un fils peut-il survivre !

ARISTOMENE.

O tendresse ! ... ô nature ! ... ô généreux combats ! ..

LEONIDE.

Seigneur ! ...

LEUXIS.

Mon Pere ! ...

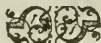
ARISTOMENE.

Non , je mourrai dans vos bras.

Je veux sur l'échafteau vous précéder moi-même.

Embrassez un époux , un Pere qui vous aime

Mais quels cris tout-à-coup dans les airs confondus ? ..



SCÈNE VI.

ARSIRE. *Les mêmes Acteurs.*

A R S I R E.

Suis-moi ; nous triomphons , ou nous sommes perdus.

Dans ton Camp, Euribate a porté nos allarmes.
Ardent à te venger, le Soldat vole aux armes ;
Il s'avance à grands pas , & désolant ces bords ,
De ces murs , à la flâme , il livre les dehors.
Le Peuple est consterné , le Senat l'encourage ,
L'appelle à la vengeance , & le guide au carnage.

A R I S T O M E N E.

Amis , tout va périr : il n'en faut plus douter.
Suivez - moi ; sur les murs allons-nous présenter ;
Et du cœur des Soldats si je suis encor maître ;
Que Mésène une fois apprenne à me connoître.

à *Léonide & à Leuxis.*

Vous , qu'en ce lieu fatal je laisse avec effroi ,
Adieu ; s'il faut mourir , mourez , dignes de moi.

A R S I R E.

Le tems nous presse.

A R I S T O M E N E.

Adieu . . . *Il les embrasse.*

A R S I R E.

Hâtons - nous.

A R I S T O M E N E.

Qu'il m'en coûte.

SCENE VII.

LEONIDE. LEUXIS. UN GARDE.

LEUXIS.

O N vient nous séparer.

LEONIDE.

C'est pour jamais sans doute.

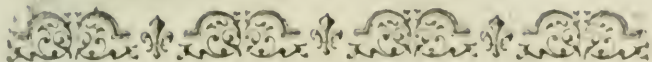
Pour la dernière fois ; embrasse-moi , mon fils.

Si tu revois ton Pere , & si tu me survis ,

Imite ses vertus , fais revivre sa gloire ;

Et dis-lui qu'au tombeau j'emporte sa mémoire.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEONIDE. L'OFFICIER. GARDES.

LEONIDE.

ON me donne un azile : on n'y laisse captive ;

Sans daigner rassurer ma tendresse craintive.

L'Armée est sous les murs ; on va combattre . . .
hélas !

Mon vertueux époux n'y consentira pas.

Sa famille périt , ou sa gloire est flétrie.

Il va perdre son fils , sa femme , ou sa Patrie

Et je me plains ! c'est lui qui doit être pleuré.

à l'Officier.

Mais mon fils ?

L'OFFICIER.

Des prisons , il vient d'être tiré.

LEONIDE.

O Ciel ! où l'a laissé sa malheureuse mère ?

Est-ce aux mains des Bourreaux ? Est-ce aux mains
de son père ?

A-t'on brisé les fers ?

ARISTOMÈNE,
L'OFFICIER.

Il étoit enchaîné,
Et de Gardes en pleurs, marchoit environné.

LEONIDE.

Ah ! mon fils ne vit plus, ou touche à son supplice.

Nature, permets-tu ce cruel sacrifice ?

S'il en est tems encore, parle, sauve mon fils ;

Le cœur d'Aristomène est sensible à tes cris :

Des entrailles de Pere excite le murmure.

Gloire, Patrie, Amour, cedez à la nature.....

Mon fils, pour me sauver, vouloit verser son sang.

Tournez sur moi ce fer, cruels ! voilà mon flanc.

Mon fils est innocent ; il n'a fait que me suivre.

J'ai tout fait. A vos coups, la victime se livre.

Viens, mon fils : au supplice empressée à courir.

Je ne veux que te voir, t'embrasser, & mourir.

SCENE II.

ARSIRE. LEONIDE. L'OFFICIER.
GARDÉS.

LEONIDE.

HE bien ? m'annoncez-vous la mort, ou la victoire ?

ARSIRE.

Non ; l'avenir jamais ne pourra nous en croire.

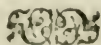
Et le Peuple & l'armée autour de nos remparts

Affrontoient & lançoient la mort de toutes parts.

Aristomène arrive. Il commande à l'Armée ,
 Au combat sous ses yeux encor plus animée.
 Il la veut écarter : mais ordres superflus !
 Ardent à le servir , on ne l'écoute plus.
 Il demande son fils. On l'amène : Je tremble
 Qu'autour de la prison la foule qui s'assemble ,
 N'attente sur vos jours. Je l'écarte ; & je viens
 Vous donner un azile , & rompre vos liens.
 Sur les murs cependant quel spectacle s'apprête !
 Je vous laisse ; j'y cours . . . je frémis ; je m'arrête.
 Aux pieds de votre époux son fils est prosterné.
 Il leve sur ce fils un bras déterminé.
 Tout pâlit , tout se taît. A l'Armée il s'adresse.
 „ Où vous conduit , dit-il , cette ardeur vangeresse ?
 „ Venes - vous renverser les murs de vos Ayeux ?
 „ Egorger vos parens dans le sein de vos Dieux ?
 „ Au crime , malgré moi , si c'est moi qui vous guide
 „ Je vais vous l'épargner : mais pour un parricide.
 „ C'est le sang de mon fils qui vous fait tout oser.
 „ Cessez de le défendre , ou je vais l'épuiser ,
 „ Et tarir ; en versant tout celui qui me reste ,
 „ La source de ce sang , à mon pais funeste.
 Sur son fils cependant le glaive est suspendu.
 Le soldat défarmé tremble , & fuit éperdu ;
 Du Peuple accompagné , votre époux se retire ;
 Et l'envie étonnée , en frémissant , l'admire.

LEONIDE.

Le Voici. C'est un Dieu sous les traits d'un mortel.



SCENE III.

ARISTOMENE. *Les mêmes Acteurs.*

LEONIDE.

Viens, cher epoux : mon cœur est ton premier
Autel :

Et si tant de vertu doit obtenir un Temple ;
Ton epouse , à la terre , aura donné l'exemple.

ARISTOMENE.

J'ai fait ce que j'ai dû , Madame.

LEONIDE.

Quel devoir

Que l'ame la plus forte a peine à concevoir !
Si la nature souffre à s'en peindre l'image ,
Combien , pour le remplir , il falloit de courage !
Que j'ai crains pour ton cœur ces momens rigou-
reux !

Que je t'ai plaint !

ARISTOMENE.

Jamais je ne fus plus heureux.

Je parois : mes soldats pouffent des cris de joye.
Leur zèle impatient dans leurs yeux se déploye :
Et chacun à l'envi dans l'attaque engagé ,
Me jure d'un regard que je serai vangé.
J'ai vû mes Lieutenans , leurs redoutables guides ,
Des travaux d'un ami compagnons intrépides ,
Marchant sur des glacis , de leur sang arrosés ,
Présenter à la mort leurs fronts cicatrisés.
Quel objet plus touchant pour un Guerrier sensible ?

J'ai dû leur opposer un obstacle invincible :
 Mais en leur reprochant ce crime généreux ,
 Je sentoîs qu'à mon tour je serois mort pour eux.

LEONIDE.

Alors , n'écoutant plus qu'une juste furie ,
 J'aurois laissé périr mon ingrate Patrie ;
 J'aurois livré ces bords , saccagés & deserts ,
 A des peuples nouveaux , sans doute moins pervers.
 Plus éclairé que moi , plus grand , plus magnanime ,
 Tu plains les criminels , & ne hais que le crime.
 Pere de ta Patrie , ennemi de ses mœurs ,
 Tu ne voulus jamais y changer que les cœurs.
 Sans doute ils sont changés , si la vertu les touche.
 Quel ingrat Citoyen , quel ennemi farouche ,
 Heureux par tes bienfaits , n'en seroient pas remplis !

ARISTOMENE.

Hélas ! qui peut des cœurs sonder tous les replis.
 Ce premier mouvement qu'excite la nature ,
 Lorsque les passions la laissent libre & pure ,
 Du peuple , en ma faveur , a gagné les esprits.
 Malgré moi , de ses fers , il dégage mon fils.
 Mais tandis qu'à nos loix j'en fais un libre hommage ;
 Des Sénateurs confus j'observe le visage.
 La honte & le dépit étoient peints sur leur front ;
 Et ma soumission leur sembloit un affront.
 Dans leur libérateur ils croyoient voir un Maître.
 Je suis en leur pouvoir ; mais j'ai pû n'y pas être :
 Et je sens que jamais le Senat indigné
 Ne me pardonnera de l'avoir épargné.
 Le peuple qu'il ramène , autour de lui se range.
 On murmure , on m'évite , & de nouveau tout change.
 Mais mon cœur rassermi par son dernier effort ,
 Sent qu'il est audessus , & du crime & du sort.

ARSIRE.

Cléonnis vient à nous.

SCÈNE IV.

CLEONNIS, *Les mêmes Acteurs.*

CLEONNIS.

Pere de la Patrie ,

Recevez

ARISTOMENE.

Cleonnis , je hais la flaterie.

Que voulez-vous de moi ?

CLEONNIS.

Le Senat prévenue ,

Quand il vous soupçonna , vous avoit peu connu :

Mais d'un noble retour son erreur est suivie.

Devant vous tout se taît , & les loix & l'envie.

Il ne tient plus qu'à vous , qu'aux yeux de tout l'Etat,

L'on rétracte un Arrêt , dont rougit le Senat.

Pour vous , pour l'Univers , quel plus touchant spectacle !

Encor un pas , Seigneur : vous n'avez plus d'obstacle.

Vous avez de l'Armée , arrête la fureur ;

Vous êtes adoré ; mais elle est en horreur :

Et de vos Lieutenans , la révolte impunie

Laisseroit d'un soupçon votre gloire ternie.

On diroit (car l'envie est féconde en détours)

Que vous avez vous-même appelé leur secours :

Que content d'effrayer l'autorité publique ,

Votre orgueil a fait place à votre politique :

Que du Senat enfin redoutable rival ,

De

De votre ambition , c'est le premier signal ,
 Et l'essai d'un pouvoir , qui vous faisant connoître ,
 Accoutume ce peuple à respecter un Maître.
 Prévenez ces soupçons , Seigneur.

ARISTOMÈNE.

Je vous entends.

Est-ce à vous que je dois ces avis importans ;
 Ou sont-ils du Sénat , la volonté suprême ?

CLEONNIS.

Je parle au nom du peuple & du Sénat lui-même.
 On pardonne à l'Armée un aveugle attentat ;
 Mais les Chefs sont garands de l'erreur du soldat.
 Libres dans votre Camp , de vous seul ils dépendent ;
 Dans les fers , c'est à vous d'ordonner qu'ils se ren-
 dent.

Sans doute il est affreux de punir vos amis
 D'un crime , que pour vous , le seul zèle a com-
 mis.

Mais aux dépens des loix , si vous payez ce zèle ,
 La République en vous , ne voit plus qu'un rebelle.
 Vous le dirai-je enfin ? L'échaffaut est tout prêt ;
 Leonide & Leuxis vont subir leur Arrêt.
 On m'attend. Au Sénat , que voulez-vous répondre ?

ARISTOMÈNE.

Rien.

ARSIRE, à Cléonnis.

J'y vole ; & c'est là que je vais te confondre.



SCÈNE V.

ARISTOMÈNE. LEONIDE. L'OFFICIER.
GARDÉS.

ARISTOMÈNE.

MOi, que je vende un sang qu'on prodiguoit
pour moi !

LEONIDE.

Oserois-tu souscrire à cette affreuse loi ?

ARISTOMÈNE.

La grace de mon fils & la tienne en dépendent.

Déjà sur l'échaffaut les bourreaux vous attendent.

LEONIDE.

Ton fils est libre encor.

ARISTOMÈNE.

Tu rentres dans les fers.

LEONIDE.

Quand tu peux le sauver, c'est donc moi qui le perds ?

Va, fuis. Il n'est plus tems d'écouter nos foiblesses.

Je n'ai plus qu'un secours qu'il faut que tu me laisses.

ARISTOMÈNE.

Quel est-il ?

LEONIDE.

Ce poignard.

ARISTOMÈNE.

Moi, te l'abandonner ?

LEONIDE.

Sur l'infâme échaffaut, veux-tu me voir traîner ?

TRAGÉDIE,
ARISTOMÈNE.

73

Hé bien, mourons ensemble, & tu n'as qu'à me suivre.

LEONIDE.

Cruel !

ARISTOMÈNE.

Tu veux mourir, & tu m'ordonnes de vivre ?

LEONIDE.

Tu le dois.

ARISTOMÈNE.

Je ne puis.

LEONIDE.

Meurs donc désespéré ;

Mais du plus tendre amour vois le gage sacré
En proie aux ennemis du sang qui l'a fait naître,
Victime des méchans, & du vice peut-être.
Pour cet âge fragile il n'a que trop d'appas.
De ses pièges flatteurs qui sauvera tes pas,
Mon fils, si dans ces murs, souillé par la licence
Un pere furieux expose ton enfance ?
Vis pour le rendre juste, ou va l'assassiner.
Je te pardonne tout, hors de l'abandonner.
Je meurs, pour t'épargner de plus grands sacrifices,
Pour arracher ton fils, tes amis aux supplices.
Ils ont tout fait pour toi : songe à les secourir.
Vis : voilà ton devoir : le mien est de mourir.
Je péris glorieuse ; & tu mourrois en lâche.
Donne-moi ce fer.

ARISTOMÈNE.

Non ; je ne puis voir . . .



SCÈNE VI.

ARSIRE. *Les mêmes Acteurs.* LEUXIS,

ARSIRE, à Aristomène.

A Rrache,

Arrache-lui ce fer. Vivez ; vous triomphez.

ARISTOMÈNE.

Dicux !

ARSIRE.

Viens voir , par mes mains , deux monstres étouffés.

ARISTOMÈNE.

Que dis-tu ?

ARSIRE.

Je peignois à ce Senat féroce
De son dernier décret la barbarie atroce :
Cléonnis le défend , & s'en nomme l'Auteur :
Je m'élançai , & lui plonge un poignard dans le cœur :
Dracon veut le vanger , & d'un ami fidèle ,
Dans les yeux du perfide , on voit briller le zèle.
Il vient à moi : Soudain , du même bras frappé ,
Des ombres de la mort , il tombe enveloppé.
„ Qui de vous prend ici la défense du crime ?
„ Qu'il se lève : il fera ma troisième victime.
Que l'effroi , dans un cœur , fuit de près le remords !
J'ai vû tout leur parti , témoin de mes transports ,
Immobile , muet , enchainé par la craïote.
„ De la Justice encor la voix n'est pas éteinte ,
„ Ai-je dit. Sous vos yeux ces traîtres égorgés ;

„ S'ils laissoient leurs pareils , auroient été vangés.
 „ Leur voix envenimée endormoit votre oreille ;
 „ La foudre qui les frappe , à l'instant vous réveille.
 „ Je vous vois confondus. Mais cette sainte horreur
 „ De l'innocence en vous, n'est que l'avant-coureur.
 „ Complices des méchans , détruisez leur ouvrage.
 „ Dans le cœur de ce peuple ils ont soufflé leur rage ;
 „ Rendez-lui cet amour qu'il eut pour son appui.
 „ Ils l'ont persécuté ; déclarez-vous pour lui :
 „ Venes : & sans rougir d'un retour plein de gloire ;
 „ De qui vous corrompt , condamnez la mémoire.
 „ Du devoir , il est beau , de ne jamais sortir ;
 „ Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.

On se leve ; on me suit : nous sortons tous ensemble
 Le Peuple , autour de nous , en foule se rassemble,
 Et t'entend proclamer par la voix du Senat ,
 L'Appui , le Défenseur , le Pere de l'Etat.

Je l'instruis en deux mots de tout ce qui se passe.
 Qui l'eût dit ? A l'instant , tout a changé de face.
 Tant il est dangereux , dans des Etats naissans ,
 De laisser subsister des coupables puissans ;
 Et tant le peuple , au gré de qui sçait le conduire ;
 Facilement se laisse éclairer , ou séduire !

ARISTOMENE.

Exemple des Amis , quand tu fais tout pour moi ,
 Est-il quelque retour qui m'acquitte envers toi !

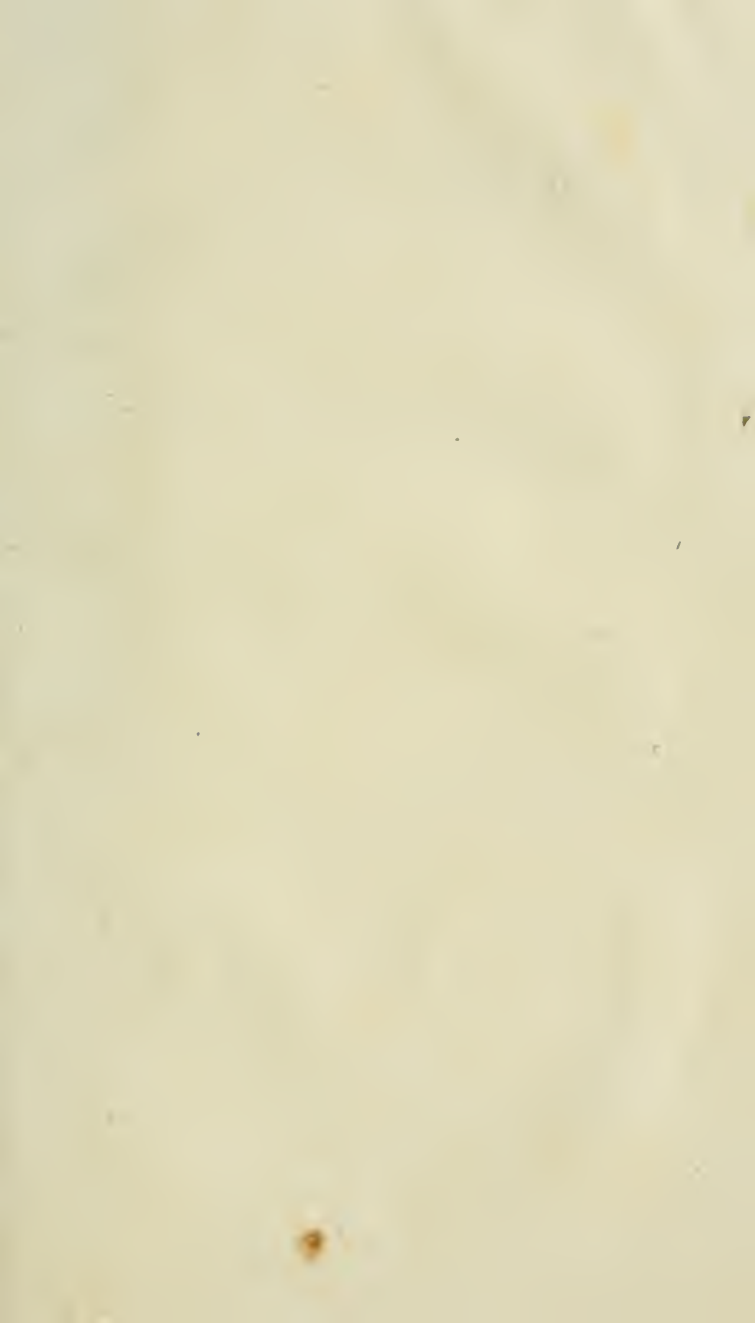
Unis jusqu'au tombeau , partage , ami fidelle ,

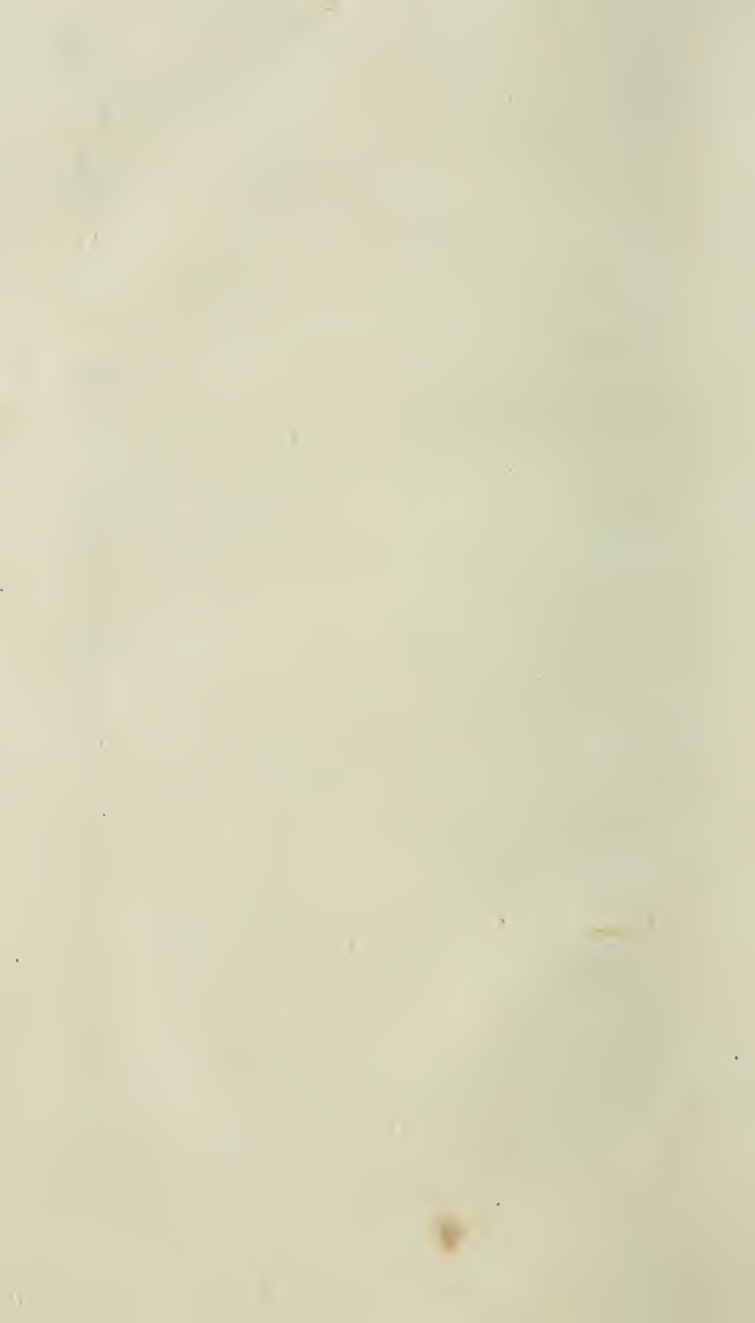
Montra-t Léonide.

Avec moi ma fortune , & mon cœur avec elle.

à Leuxis.

O mon fils ! vous voyez le prix de la vertu.
 A tes pieds , tôt ou tard , le crime est abbatu.
 Mais de sa fermeté fût-elle la victime ;
 Sa chute est préférable au triomphe du crime.







a39003



009584953b

